XAVIER DE MAISTRE

LE LÉPREUX

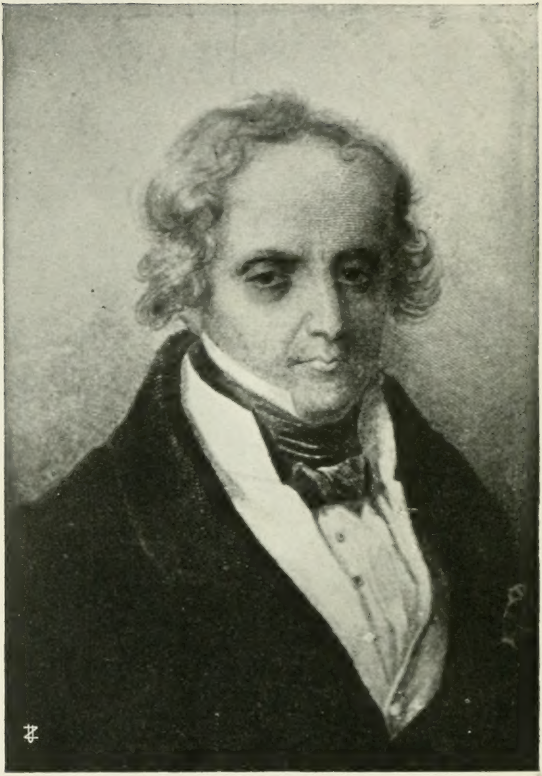
de la

Cité d'Aoste

7me EDITION

(texte Français et Italien)

AOSTE
LIBRAIRIE BRIVIO



XAVIER DE MAISTRE

né à Chambéry en 1763, mort à St-Pétersbourg en 1852

En qualité d'officier du Régiment *La Marine*, il fut de garnison à Aoste de 1794 à 1798.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE

PAR

XAVIER DE MAISTRE

AVEC LA TRADUCTION ITALIENNE

DE

CÉSAR BALBO

7ème Édition enrichie de préface, nouvelles notes et documents par le prof. Silvio Pellini.

AOSTE

LIBRAIRIE BRIVIO

1905

Aoste, imprimerie Joseph Allasia, 1905

Notice sur la vie et les œuvres

de

XAVIER DE MAISTRE[1]

« De tempérament lymphatique, d' un caractère indolent, de chétif aspect, il paraissait, sinon dénué d'intelligence, tout ou moins privé de cette monnaie du génie qu'on est convenu d'appeler le talent. Distrait, silencieux, sauvage, peu enclin au mouvement et à la

[1] Cf. *Œuvres complètes de Xavier de Maistre,* précédées d'une notice de SAINTE-BEUVE (édition Garnier). — *Œuvres inédites de Xavier de Maistre: premiers essais, fragments et correspondance,* avec une étude d'EUGÈNE RÉAUME (2 vol., Lemerre, éditeur). — *Le Lépreux de la cité d'Aoste par Xavier de Maistre. Sixième édition valdôtaine,* enrichie de nouvelles notes (Aoste, chez Joseph Brivio, libraire). — *Joseph de Maistre avant la Révolution,* 2 vol., par FRANÇOIS DESCOSTES (Mame, éditeur). — *Le Valdôtain,* journal d'Aoste, 15 décembre 1893. — *La Correspondance de Xavier de Maistre* par M. G. DÉNARIÉ (brochure, Perrin, éditeur, à Chambéry). — *Xavier de Maistre, peintre,* par EMMANUEL DÉNARIÉ (brochure hors commerce, Chambéry, Perrin, éditeur). — *Mont-Blanc,* journal d'Aoste, 1er décembre 1899. — DE MAISTRE, *Viaggio intorno alla mia camera;* nº 196 della *Biblioteca universale.* Milano, Società editrice Sonzogno. — *Xavier de Maistre, chapitre inédit d'histoire littéraire et bibliographie,* par H. MAYSTRE et A. PERRIN (Perrin, éditeur, à Chambéry). — *Lettres inédites de Xavier de Maistre à sa famille,* publiées par l'abbé FÉLIX KLEIN (*Correspondant* des 10 et 25 décembre 1902). — HENRI BORDEAUX, *Vies intimes,* pag. 111-136. Paris, Fontemoing, 1904.

turbulence, entêté comme un mulet de Tarentaise, paresseux comme un *lazzarone*, opposant la force d'inertie aux réprimandes et aux excitations pédagogiques, il semblait à chaque instant tomber de la lune... ».

Ce portrait de Xavier de Maistre, encore enfant, que nous donne M. Descostes, est vraiment peu sympathique; mais, pensant à ce qu'il devint ensuite, nous nous rappelons les paroles de Daudet: « L' âme des enfants est un abîme. On ne sait jamais jusqu'à quel point ils ont la notion des choses qu'ils nous disent. Dans cette germination mystérieuse qui se fait continuellement en eux des sentiments et des idées, il y a des éclosions subites dont rien ne nous avertit, des fragments de compréhension qui arrivent à former un ensemble, rattachés entre eux par des liens que l'enfant saisit tout à coup » [1].

Ses parents et ses premiers maîtres avaient bien mal jugé ce petit garçon indolent. Son frère Joseph fut le seul à connaître que sous ce masque d'apathie se cachait une grande sagacité, une tendance naturelle à s'exalter pour le beau, à protéger les faibles et les souffrants.

Un ami de sa famille, Isnard, curé de la paroisse de Bauche, ne trouva pas de difficultés à faire germer dans cette jeune intelligence la bonne semence que la nature y avait jetée.

Peu à peu, à cette sauvagerie indomptable succéda l'amour pour ce qui est noble et distingué, et Xavier

---

[1] A. DAUDET, *Jack* (Flammarion), pag. 120.

donna bientôt de telles preuves de son grand talent, qu'il n'y eut plus aucun doute sur sa vocation pour les belles-lettres.

Mais c'était un usages des familles Savoyardes que l'aîné des fils fût seul destiné à recueillir et à continuer les traditions de la famille[1]. Xavier, comme cadet, ne pouvait que choisir entre le cloître et le service militaire. A 18 ans, il s'enrôla dans le régiment de *R. Navi,* qui tenait alors garnison à Chambéry, sa ville natale.

Là, le 6 mai 1784, il exécuta en montgolfière, avec Louis Brun, une ascension qui fait époque dans les annales des voyages aériens[2].

Il passa ensuite à Alexandrie et à Turin, mais en 1792, la Savoie ayant été annexée à la France, il prit du service dans l'armée de Souvarow, et émigra volontairement en Russie.

Il y connut bien des jours de misère: il dut vivre du gain que pouvait lui procurer sa peinture[3].

En 1803, grâce à la recommandation de son frère Joseph, il fut accepté dans les bureaux du Ministère de la marine[4], et, deux ans après, il put occuper la place de directeur de la bibliothèque et du musée de l'amirauté.

---

[1] En 1750, François-Xavier de Maistre, avocat général du fisc, épousait Christine Demotz. Ils eurent en 24 ans de mariage 15 enfants, dont dix leur survécurent, parmi lesquels Joseph et François-Xavier, l'auteur du *Lépreux.*

[2] V. Descostes, *Joseph de Maistre* (Paris, Picard 1893).

[3] V. Emmanuel Dénarié, *Xavier de Maistre peintre.*

[4] Le ministre de la marine était alors Tchitchagoff.

Cette vie trop tranquille ne lui plaisait pas, et ayant repris du service, il combattit en qualité de colonel en Géorgie contre les peuplades du Kouban.

Il obtint comme récompense de sa bravoure les titres de général et de prince.

L'an 1817, il épousa mademoiselle Zagriatzky[1], dame d'honneur de l'impératrice.

Étant retourné dans sa patrie en 1825, et après un court séjour à Naples en 1838 — année où il eut la douleur de perdre les deux enfants qui lui restaient — il se résolut à « reconduire sa femme là où il l'avait prise », à Saint-Pétersbourg; mais avant de s'y rendre, il s'arrêta quelques jours à Leysse, chez le comte de la Chavanne. A ce séjour se rapporte l'anecdote suivante, qui démontre combien était restée agissante l'imagination de de Maistre, malgré les atteintes de la vieillesse.

« Le comte de la Chavanne les reçut une seconde fois à Leysse, mais la réunion fut cette fois tout intime, à raison du deuil des pauvres voyageurs... Xavier avait bien souvent joué, étant enfant, dans le parc, sur les bords d'une pièce d'eau qui s'étendait à quelque distance, encadrée de grands arbres. C'était en été. La soirée, superbe, invitait aux causeries sur la terrasse. La lune brillait au-dessus des montagnes. Xavier, distrait et rêveur, sortit du salon et se perdit bientôt dans les allées. Un certain temps se passe. On s'inquiète. Auguste de Juge, l'un des invités, est

[1] Ou Zagriewski.

dépêché à la recherche de l'hôte... Il parcourt le jardin en tous sens... Rien.. Qu'est-il donc devenu?... Une battue en règle est organisée. Enfin, au bout d'une heure d'investigations et d'inquiétudes, le chef des éclaireurs pousse un cri de joie bientôt suivi d'un éclat de rire... Xavier était étendu à plat ventre auprès de la pièce d'eau dans laquelle la lune mirait sa face narquoise; il jetait sur la surface liquide de petits bateaux de papier et regardait se jouer autour d'eux des araignées aquatiques. « Je me rappelais, dit-il en se relevant à Auguste de Juge, qu'enfant cette distraction m'amusait beaucoup; j'ai voulu voir s'il en serait de même aujourd'hui que me voilà vieux, et, ma foi, je dois vous avouer que je n'y ai pas trouvé grande différence... ».

Il mourut à l'âge de 89 ans, le 12 juin 1852.

Le 20 août 1899, Chambéry inaugurait d'une manière solennelle un magnifique monument élevé aux frères Xavier et Joseph de Maistre.

*
* *

Si nous confrontons le caractère autoritaire et doctrinaire de Joseph avec le caractère généreux et conciliant de Xavier, nous trouvons une nouvelle preuve de la loi des contrastes. « Tandis que le magistrat — dit M. David — dont on ne devait attendre que mansuétude et distraction modeste de lettré peu en vue sur la scène du monde, multipliait ces écrits formidables qui glorifient les bourreaux, les pontifes

infaillibles, les sinistres maximes d'une impitoyable politique, le militaire consacrait ses loisirs de garnison à rêver doucement et à bâtir d'ingénieuses et touchantes histoires dont il trouvait le fond dans son cœur ».

La plume plus que l'épée contribua à la gloire de Xavier. Toutes ses œuvres arrivèrent à la célébrité.

Nous les indiquons ici par ordre chronologique:

Le voyage autour de ma chambre, Turin 1794, in-8. Xavier de Maistre, ensuite d'un duel avec un officier de la garnison d'Alexandrie, fut, en 1789, mis aux arrêts; il composa alors ce charmant ouvrage pour se distraire pendant sa longue solitude. Il le présenta cinq ans après à son frère, qui en fut si content, qu'il le fit imprimer à ses frais. Mais ce livre, à cause des troubles révolutionnaires, ne fut apprécié que plus tard. On comprit alors que, après Hamilton, la littérature française n'avait pas eu d'autres œuvres dans lesquelles l'esprit fût uni à une aussi grande délicatesse de sentiment.

Quoique de Maistre soit moins profond que Sterne, on peut dire cependant qu'il a l'*humour* plus avenant, le tour d'esprit plus naturellement spirituel et teinté de mélancolie.

Dix-huit ans après la publication du *Voyage autour de ma chambre,* Le lépreux vit le jour à Saint-Pétersbourg en 1812. L'auteur avait alors 49 ans.

Il nous met en scène... un monstre sympathique. Les irrémédiables souffrances physiques ne sont pas pour le lépreux la mèche qui allume sa rage et le

pousse à des sentiments de haine et de vengeance. Il ne connait pas non plus cette cynique affectation d'apathie, ni ce mutisme léthargique, auxquels le plus souvent se laissent aller ceux qui sont frappés de tourments inexorables.

À sa résistance à la douleur s'ajoute même un certain sentiment de fierté, qui ne naît pas de la compassion que ses maux excitent pour lui, ni de l'admiration publique pour la patience avec laquelle il les supporte, mais de la foi qui le soutient dans l'abîme de misères où il est tombé. Il sait que son corps difforme, enflé et fétide fait horreur. Il n'ignore pas qu'il ne pourra être utile à personne; mais il défie la cruauté de son sort, en attendant la mort, sans l'anticiper comme font les lâches. Cette âme résignée au milieu des peines les plus atroces nous donne un exemple des plus touchants du jobisme chrétien.

Son interlocuteur n'est pas moins émouvant: il donne à ce pauvre malheureux des manifestations d'une tendresse aussi touchante qu'ingénieuse par des paroles délicates, des gestes et des regards exprimant une douce et généreuse pitié.

Ce petit drame nous rappelle le *Paria* de Bernardin de Saint-Pierre; mais — comme dit justement un critique — si l'esprit peut donner la préférence au *Paria* raisonneur, le cœur est bien plus touché de la sublime résignation du pauvre lépreux.

« En lisant les notes qu'on trouvera à la fin de cet opuscule — ajoute le chanoine Carrel — on se

convaincra qu'il s'agit d'un fait *historique*, et l'on verra le cas qu'on doit faire de certains touristes légers, qui, sur la foi d'un ignorant ou bavard *cicerone*, n'ont pas craint d'avancer et de publier que le *Lépreux de la Cité d'Aoste* n'est qu'un pur roman ».

De Maistre demeura longtemps à Aoste, depuis 1793 jusqu'en 1797, comme officier dans l'infanterie de marine sarde, et il vit ce qu'il raconte[1].

Un autre opuscule de de Maistre, l'*Expédition nocturne autour de ma chambre* (Paris 1825, in-8), peut être considéré comme la continuation du *Voyage*: il a le défaut, venant le dernier, de donner comme une impression d'artifice et presque de contrefaçon. Sous

---

[1] À Aoste, Xavier prit des leçons de littérature du professeur barnabite Hubertin, dont la sœur était mariée au notaire Pétey. C'est par suite de cette circonstance qu'il s'éprit d'une des filles du notaire, Marie-Delphine (l'Élisa de l'*Expédition Nocturne* et la jeune épouse dont le bonheur porte au comble le désespoir du Lépreux).

Cette demoiselle cependant, en 1794, épousa un riche propriétaire d'Aoste, certain Jean-Joseph Barillier, notaire; devenue veuve le 12 février 1795, elle épousa en secondes noces, en 1800, Décoularé de La Fontaine d'Hectemar, un Normand venu de France avec l'armée d'invasion, et capitaine du parc d'artillerie de cette ville. Elle en eut quatre fils et une fille (V. *Mont-Blanc*, 1er décembre 1899), laquelle en 1827 épousa le comte Louis Sarriod de la Tour de Bard.

De Maistre garda longtemps le souvenir de Delphine Pétey, comme il résulte des lettres qu'il lui écrivit de Pise en 1827; lettres rapportées par M. Carrel dans les notes de son édition du *Lépreux*.

le point de vue littéraire, il n'est pas à comparer avec les splendides nouvelles:

Les Prisonniers du Caucase et *La Jeune Sibérienne* (Paris 1825, in-12).

L'une de ces nouvelles est un tableau magnifique de la fidélité domestique et militaire; l'autre, celui de la dévotion filiale et de la foi religieuse.

Ce même sujet de *La Jeune Sibérienne* avait été traité par madame Cottin, mais avec moins de bonheur. Le récit de Xavier l'emporte par le naturel et la simplicité, et l'émotion communicative qui s'en dégage n'a pas de meilleure explication que ces quelques lignes où l'auteur présente et caractérise sa Jeune Sibérienne :

« Ce courage d'une jeune fille, qui, vers la fin du règne de Paul 1er, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre (madame Cottin) à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge, qui n'eut jamais d'autres passions que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

« Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnes imaginaires, on ne lira peut-être

pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité ».

Dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Turin* et dans la *Bibliothèque universelle de Genève* on trouve d'autres œuvres de de Maistre : ce sont d'intéressantes dissertations sur la physique, la chimie et les beaux-arts.

*
* *

Il y a plusieurs éditions du *Lépreux* faites à Aoste et ailleurs[1]. Mais nous avons cru utile à la diffusion du récit et à sa popularité parmi nous, de reproduire le texte avec la belle traduction intégrale de César Balbo, les notes du chanoine G. Carrel et de l'abbé A. Blanchet, les rapports du médecin Martignène et du docteur Villot, et quelques lettres de Xavier de Maistre. Nous n'avons rien épargné pour que cette septième édition pût être meilleure que les précedentes et digne de la faveur des personnes studieuses.

Aoste, août 1905.

Silvio Pellini.

---

[1] Madame Olympe Cottu en publia une édition, ou une contrefaçon, où elle introduisit des tirades philosophiques.

LE
LÉPREUX
DE LA
CITÉ D'AOSTE

Le Lépreux de la Cité d'Aoste

Ah! little think the gay licencious proud,
Whom pleasure, power and affluence surround...
Ah! little think they while they dance allong...
How many pine?... how many drink the cup
Of baleful grief!... how many shake
With all the fiercer tortures of the mind!

(THOMSON'S SEASONS, *the Winter*).

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Challant, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse

Il Lebbroso della Città di Aosta

Oh quanto poco coloro che vivono allegri nel fasto e nella licenza, tra i piaceri, la potenza e la ricchezza, quanto poco nel correr dall'uno all'altro ballo essi pensano a tutti quei miseri che intanto stentano e pensano... che intanto bevono l'amara coppa del dolore... che intanto vengono meno tra i più fieri strazi del cuore.

THOMPSON, *L' inverno.*

La parte meridionale della città d'Aosta è al dì d'oggi quasi deserta, e non pare essere stata mai di molto abitata. Tra le mura antiche romane e i muricciuoli nuovi di alcuni giardini giacciono ivi campi e prati solinghi, degni pur di chiamare l'attenzione dello straniero. Vedresti appresso alla porta della città le rovine di un castello dove nel secolo XV, secondo la tradizione popolare, il conte Renato di Challant, furente di gelosia, spense di fame la sua sposa Mencia

Mancie de Bragance, son épouse: de là le nom de *Bramafam* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas (**1**), est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle la *Tour de la Frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible (**2**). L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital (**3**). — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès

principessa di Braganza. Quinci il nome di Bramafame, ossia grido della fame, dato al castello da' paesani, e l'amore messovi dalle persone che intenerite credono a quella storia, della quale tuttavia potrebbesi contestare l'autorità.

Poche centinaia di passi più in là è una torre quadra appoggiata al muro antico ed edificata del marmo che lo intonacava. È detta la *Torre della paura* dal popolo, che la credè gran tempo abitata dagli spiriti; e le vecchierelle di Aosta ricordano aver chiaramente per qualche buia notte veduto uscirne una gran donna bianca con una lucerna in mano.

Fu la torre, or sono quindici anni, restaurata per ordine del governo ed accerchiata di una cinta per albergarvi un lebbroso e separarlo così da ogni uomo, procacciandogli pure i conforti onde il suo misero stato lo lasciava capace. L'ospitale de' cavalieri di San Maurizio fu incaricato di provvedergli il vitto; e gli furono dati alcuni mobili, e gli attrezzi necessari alla coltivazione di un giardino. Là da gran tempo viveva egli seco stesso, non vedendo persona, salvo il prete che di quando in quando gli veniva a dare i conforti della religione, e un uomo che ogni settimana gli recava le provvisioni dell'ospitale. L'anno 1797, durante la guerra delle Alpi, un militare adoprato in essa capitò un giorno al giardino del Leb-

du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : « *Qui est là, et que veut-on?* — Excusez un étranger », répondit le militaire, « à qui l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. — *N'avancez pas* », répondit l'habitant de la tour en lui faisant un signe de la main, « *n'avancez pas; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.* — Quelle que soit votre infortune », répliqua le voyageur, « je ne m'éloignerai point; je n'ai jamais fui les malheureux; cependant si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

— *Soyez le bien venu* », dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, « *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé* ». Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré (**4**). « Je resterai volontiers », lui dit-il, « si vous agréez la visite d'un homme que le hasard à conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient ».

LE LÉPREUX.

De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

broso; e trovandone socchiusa la porta, ed entratovi per curiosità, vide un uomo semplicemente vestito, appoggiato a un albero e immerso in profonda meditazione. Al rumore fatto entrando dall'ufficiale, il solitario, senza rivolgersi, nè rimirare, esclamò mestamente: « Chi è là, e che mi si vuole? » - « Scusate », rispose il militare, « un forestiero, cui la vista piacevole che fa il vostro giardino, ha forse tratto in indiscrezione, ma che non ha intenzione di turbarvi ». — « Non inoltrate », rispose, accennando colla mano, l'abitatore della torre, « non v'appressate a un misero infetto di lebbra ». — « Qualunque sia la vostra miseria », rispose il viaggiatore, « io non me ne scosterò: non uso sfuggire i miseri; bensì mi ritrarrò se vi dà noia la mia presenza ». — « Or siate il benvenuto », disse allora il Lebbroso, rivolgendosi a un tratto, « e rimanete se dopo avermi mirato ve ne dà il cuore ». Il militare fu alcun tempo immobile di stupore e di spavento alla vista dell'infelice interamente sfigurato dalla lebbra; poi rispose: « Io rimarrò volentieri, se v'aggrada la vista di un un uomo qui tratto dal caso, ma ora trattenuto dall'interesse in lui vivamente destato ».

LEBBROSO.

Interesse! Io non ho destato mai altro che pietà.

MILITARE.

Mi terrei felice, se vi potessi offrire qualche conforto.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage). Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire ; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toute celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses ; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LEBBROSO.

Gran conforto mi è veder uomini, udir la voce umana che pareva da me fuggire.

MILITARE.

Lasciatemi discorrere alquanto con voi, e visitar vostra dimora.

LEBBROSO.

Molto volentieri se v'aggrada (e così dicendo si coprì il capo di un ampio feltro, i lunghi orli del quale gli cadean sul volto e glielo celavano); passate qua a mezzodì; io v'ho alcune aiuole di fiori che vi potranno piacere. Ne troverete di rari; mi son procacciato i semi di tutti quelli che crescono naturalmente sulle Alpi, e mi sono adoprato ad averne di doppi, e ad abbellirli colla coltivazione.

MILITARE.

In effetto ecco fiori del tutto nuovi per me.

LEBBROSO.

Mirate questo cespuglio. È la rosa senza spine; non cresce altrove che sulle somme Alpi; già perde qui la sua proprietà; coltivata e moltiplicata, mette le spine.

MILITARE.

Ei se ne farebbe un'impresa all'ingratitudine.

LE LÉPREUX.

Si quelques unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais (**5**).

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : « *Bonjour, Lépreux,* » me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LEBBROSO.

Se alcuno di questi fiori vi aggrada, lo potete cogliere e portar senza timore nè rischio. Li ho seminati io; ho il piacere d'inaffiarli e mirarli, ma non li tocco mai.

MILITARE.

E perchè?

LEBBROSO.

Temerei infettarli, e non m'ardirei offerirli più.

MILITARE.

E a chi sono eglino destinati?

LEBBROSO.

Coloro che mi recano le provvisioni dell'ospitale se ne fanno mazzetti. Talora anco i ragazzi della città vengono alla porta del mio giardino; io salgo sulla torre per non far loro spavento o danno; li veggo dalla finestra andar qui scherzando, e involarmi qualche fiore; com'ei se ne vanno, alzano gli occhi dove son io: e « buon dì, Lebbroso », dicono ridendo: e ciò mi vien rallegrando alquanto.

MILITARE.

Avete saputo raccogliere qui piante diversissime: ecco viti ed alberi fruttiferi di molte specie.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur (**6**).

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire.

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'évènements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze

LEBBROSO.

Gli alberi sono giovani; io stesso li piantai insieme con quella vite che feci arrampicare su per quel muro antico. Lo spessore di questo mi serve come di una terrazza da passeggiarvi sopra, ed è il luogo dove io mi diletto più. Salite per que' sassi; là è una scala architettata da me. Reggetevi al muro.

MILITARE.

Piacevolissimo ridotto! Quanto ben adattato alle meditazioni di un solitario!

LEBBROSO.

Ed io mi compiaccio assai; veggo di qua i campi, i bifolchi: veggo quanto si va facendo nella prateria, e non sono veduto.

MILITARE.

Vo ammirando quanto tranquillo e solitario sia questo ritiro. Dentro a una città, ei sembra pure un deserto.

LEBBROSO.

Nè è sempre tra le selve e le rupi la solitudine; il misero è solo per ogni dove.

MILITARE.

Quali eventi vi condussero a questo ritiro? È ella questa la vostra patria?

LEBBROSO.

Io nacqui alla marina, nel principato d'Oneglia;

ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul ? (**7**).

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais : une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie ?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible! je m'appelle *le Lépreux!* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux* : voilà le seul titre que j'aie à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis ! (**8**).

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

nè qui dimoro se non da quindici anni. La mia storia è una sola calamità.

MILITARE.

E viveste voi sempre solo?

LEBBROSO.

Perdetti da bimbo i miei parenti, nè li conobbi mai. Una sorella che mi rimaneva, mi è morta orsono due anni. D'amici non n'ebbi mai.

MILITARE.

Infelice!

LEBBROSO.

È disegno d'Iddio.

MILITARE.

Pregovi: qual è il vostro nome?

LEBBROSO.

Ah! terribil nome! Io mi chiamo il Lebbroso. Sono ignorati nel mondo il nome che io ebbi da mia famiglia, e quello datomi dalla religione il dì ch'io nacqui. Io sono il Lebbroso. È il titolo solo ch'io m'abbia alla benevolenza degli uomini. Deh! non sappiano altrimenti mai ch'io mi sono.

MILITARE.

Quella sorella che perdeste, viveva ella con voi?

LEBBROSO.

Cinque anni dimorò meco in questo abituro; misera al par di me, ella s'avea parte delle mie pene, ed io mi sforzava addolcire le sue.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez ; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

« Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix »: l'*Imitation de Jésus-Christ* nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

MILITARE.

Ed ora, in tanta solitudine, quali occupazioni potete avervi?

LEBBROSO.

Troppo fastidiosi riuscirebbono i particolari di mia vita solitaria a chi s'aggira e vive felice e attivo in mezzo al mondo.

MILITARE.

Ah! voi conoscete poco quel mondo onde mai non venne felicità. Io pure sovente di propria volontà divento solitario; e forse i nostri pensieri s'incontrano più che non credereste. Ma una solitudine eterna gli è vero che mi sgomenta, e duro fatica a immaginarmela.

LEBBROSO.

«Chi porta amore alla sua cella, vi troverà la pace»: ce l'insegna l'*Imitazione di Cristo*. Io comincio a provare la verità di queste parole consolatrici. E s'addolcisce puranco la solitudine con lavorare. Chi lavora non può esser misero intieramente mai: ed io ne fo sperimento. Durante la buona stagione basta ad occuparmi la coltivazione del mio giardino; all'inverno vo tessendo sporte, stuoie, e fo da me i miei abiti. Ogni giorno io m'apparecchio da me il mio vitto con le provvisioni recatemi dall'ospitale; e la preghiera compie l'ore lasciatemi dal lavoro. Finalmente scorre l'anno, e passato, ei mi pare ancor esser stato breve.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière : c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent : ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les ob-

MILITARE.

Ei dovrebbe parervi un intiero secolo.

LEBBROSO.

I mali e le pene fanno sì parer lunghe le ore: ma gli anni volan rapidi sempre al medesimo modo. Del resto ei v'ha nell'estrema miseria un piacere non sentito da altrui, e che forse vi parrà strano, il piacere d'esistere e respirare. Io passo intieri giorni della bella stagione immobile su questo muro a godermi l'aria e la bellezza della natura. Vagano allora indistinti miei pensieri; e la tristezza posa bensì sul mio cuore, ma non l'affoga. Errano miei sguardi su quella campagna e sulle rupi che ne circondano. Le loro forme diverse sono scolpite in modo nella mia memoria, che fanno come parte di me stesso, ed ogni sito m'è, a guisa di amico, riveduto volentieri ogni dì.

MILITARE.

Io pure sovente provai non dissimili affetti. Quando s'aggrava su me il dolore, e non trovo nel cuor degli uomini ciò che brama il mio, mi sento pur consolato dalla vista della natura inanimata; prendo amore alle rupi ed agli alberi, ed ogni creatura di Dio mi sembra come un amico datomi da lui.

LEBBROSO.

Voi mi fate animo a spiegarvi i miei intimi pensieri. Egli è un vero amore quello che ho messo a

jets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitor, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée des Rhèmes. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux : mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence : de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété : il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

TOUR DU LÉPREUX

(Bastion romain)

dans l'enclos de l'Hospice de Charité d'Aoste

Vue du couchant



1. Tour de Bramafan près de *Porta principalis dextra.*

2. Bord du fossé où apparaissent les fondements romains à trois mètres sous le sol actuel.

tutti questi oggetti compagni di mia vita, e ritrovati da me ogni giorno. La sera, prima di raccogliermi alla torre, vengo a salutare i diacciai del Ruitor, le cime selvose del San Bernardo, e le bizzarre guglie sovrastanti a Val di Rhêmes. Quantunque la potenza di Dio si possa scorgere nella creazione di una formica, come in quella dell'universo, tuttavia la magnificenza dei monti mi si fa ammirar più, nè scorgo mai senza stupor religioso quelle moli smisurate e vestite di eterni diacci. Ho poi in quella vasta scena che mi circonda certi luoghi favoriti che io cerco anche con più amore. Così quel romitoio che potete scorgere lassù, sulla somma Alpe di Charvensod, solingo fra que' boschi con appresso un campo deserto, ci riceve gli ultimi raggi del sol cadente; e benchè io non vi sia stato mai, provo pure uno special diletto a mirarlo. Seduto nel mio giardino quando vien meno il giorno, fermo mio guardo là, e vi riposo l'immaginazione. Ei m'è diventato come una proprietà mia; mi sembra come se mi ricordassi confusamente d'essere vissuto là in giorni migliori e di smarrita memoria. Mi compiaccio sopratutto a contemplare i monti lontani che si perdono nel cielo all'orizzonte. La lontananza è per me come il tempo avvenire che desta speranza; mio cuore oppresso immagina luoghi lontanissimi e tempi futuri, dove forse mi sarà conceduta finalmente quella felicità alla quale sospiro, e che un intimo senso porge di continuo a mia mente come possibile.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et

MILITARE.

Con sì ardente animo molti sforzi vi avrà pur costato il rassegnarvi e non abbandonarvi alla disperazione.

LEBBROSO.

V'ingannerei se vi lasciassi credere ch'io sia sempre rassegnato; nè sono arrivato per anco a quella rinuncia di me stesso alla quale giunsero certi anacoreti. Non è compiuto quel sacrifizio di tutti gli affetti umani; mia vita si trascina fra un continuo combattere, e gli stessi potenti aiuti della religione non bastano sempre a reprimere mia fantasia. Ella mi trae sovente a mio malgrado in un mare di desiderî chimerici, in quel mondo di che non ho idea, e di che la vana immagine m'è pur sempre presente a straziarmi.

MILITARE.

Deh! potess'io farvi leggere nel mio animo e darvi del mondo l'idea che ne ho, chè svanirebbero facilmente i vostri desiderî e i vostri rincrescimenti!

LEBBROSO.

Invano alcuni libri mi hanno detto la perversità degli uomini e le disgrazie inseparabili dell'umanità; mio cuore non vuol loro credere. Io vo sempre immaginando compagnie di amici sinceri e virtuosi;

vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée (**9**), je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer : et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

sposi ben accoppiati, e per gioventù e per salute e fortuna felicissimi. Credo vederli errare insieme tra più verdeggianti e più freschi vezzi che non sono queste piante che m'ombreggiano, ed irradiati da un sole più chiaro che non questo che a me luce; ed essi mi sembrano tanto più invidiabili, quanto più misero io. Al venir della primavera, quando il vento di Piemonte s'ingolfa nella vallea, io mi sento penetrare dal suo calor vivificante, che involontariamente mi corre per le ossa. Allora provo un inesplicabile desiderio, ed un confuso senso d'immensa felicità, di che pur sarei capace, ma che non mi è dato godere. Allora fuggo dalla mia cella; allora corro a respirar più libero ne' campi. Schivo d'esser veduto da quegli uomini cui mio cuore arde incontrare; e dal sommo del colle, appiattato come una belva dalla macchia, i miei sguardi cadono sulla città di Aosta. Veggo da lontano e con occhio d'invidia i suoi fortunati abitatori che appena mi conoscono; ed io tendo loro gemebondo le mani dimandando la mia parte di felicità. Ne' miei trasporti (dirovvelo io?) talora io strinsi fra le mie braccia gli alberi della selva, e pregai Dio che li animasse per me, e mi desse un amico. Ma gli alberi son muti; la loro fredda scorza mi respinge; non hanno nulla di simile al mio cuore che palpita ed arde. Oppresso, languente di fatica, lasso della vita, torno strascinandomi al mio ridotto; spiego a Dio i miei tormenti, e la preghiera riconduce un po' di quiete nell'animo mio.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

LE MILITAIRE.

Il vous laissent donc quelquefois du relâche ?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause (**10**).

LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

LE LÉPREUX.

Ah! Monsieur, les insomnies! les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en

MILITARE.

Così, povero infelice! voi patite a un tempo e i dolori dell'anima e quelli del corpo.

LEBBROSO.

Gli ultimi non sono i più cocenti.

MILITARE.

Adunque ei vi lasciano talora un po' di respiro.

LEBBROSO.

Ogni mese crescono e scemono col corso della luna. Come ella incomincia a innoltrarsi, soglio patir più; poscia il male diminuisce e sembra cambiar natura; mia pelle s'essicca e imbianca, e allora quasi non sento più il male. E lo terrei pur sempre per tollerabile, se non fossero le notti insonni.

MILITARE.

E che! siete voi pure abbandonato dal sonno?

LEBBROSO.

Oh! le notti insonni! signor mio! le notti insonni! Voi non vi figurate quanto lunga e trista sia la notte di un infelice passata senza serrar palpebra; lo spirito fermo su una situazione orrenda ed un avvenire disperato. No, nol può intendere niun uomo. Quanto più innoltra la notte, tanto mi si accresce l'inquietudine; e come quella è presso a finire, la mia agitazione si fa tale che io non mi so più che diventare. Miei pensieri si rimescolano, e provo uno strano sentimento che, passati quei terribili momenti, io stesso

moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à

più non intendo. Or mi sembra che un' invisibile forza mi trascini seco in una voragine senza fondo; ora veggo dinanzi a' miei occhi certe macchie nere, che, come le osservo, rapidissimamente elle balenano le une contro le altre, e crescendo mi si accostano, e in breve son monti sotto il cui peso io soccombo. Altre volte veggo dalla terra a me intorno uscir nuvole, e come fiotti che gonfiano e s'ammontano e minacciano sprofondarmi. Se per iscuotere quelle visioni mi voglio alzare, io mi sento come trattenuto da invisibili legami, che mi levano le forze. Crederete forse che siano sogni: ma no, mi sento desto e mi si rinnovano senza fine i medesimi oggetti, ed è una sensazione di orrore, che sorpassa ogni altro mio male.

MILITARE.

Forse durante queste notti insonni voi avete la febbre; è certo ella è che vi causa questa sorte di delirio.

LEBBROSO.

Credete voi che possa essere la febbre? Ah! ben vorrei diceste il vero: temevo finora quelle visioni non fossero un sintomo di pazzia; e troppo mi penava, ve lo confesso. Dio voglia sia la febbre in effetto!

MILITARE.

Voi destate in me un vivo interesse alla vostra sorte: nè me la sarei ideata mai. Penso pure ch'ella

la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous pas de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre : je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point, placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité).

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous alliez saisir ma main !

LE MILITAIRE.

Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

doveva essere meno trista quando viveva vostra sorella.

LEBBROSO.

Dio sa quanto perdetti con mia sorella. Ma non temete voi d'esser troppo vicino? Sedete qua su questa pietra, io mi porrò dietro a quelle frasche, e discorreremo senza vederci.

MILITARE.

Perchè? Perchè? Non voglio che mi lasciate; mettetevi qui presso a me (così dicendo il viaggiatore fece atto involontariamente di prender la mano al Lebbroso, che la ritrasse con vivacità).

LEBBROSO.

Imprudente! Voi stavate per prender mia mano.

MILITARE.

Ebbene, l'avrei stretta di buon cuore.

LEBBROSO.

E per la prima volta di mia vita mi sarebbe stata conceduta tal felicità: la mano mia non fu mai stretta da persona.

MILITARE.

E che! Oltre la sorella che mi avete detto, non aveste mai famigliarità, non foste amato mai da niuno de' vostri simili?

LEBBROSO.

Per buona fortuna degli uomini non ho più simili sulla terra.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule, ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

MILITARE.

Mi fate rabbrividire.

LEBBROSO.

Perdonate, buon forestiero, agli infelici giova parlare delle proprie miserie.

MILITARE.

Parlate, parlate, povero uomo! Mi diceste che viveva già con voi una sorella e v'aiutava a portare i vostri dolori.

LEBBROSO.

Era il solo vincolo che mi stringesse col rimanente degli uomini. Piacque a Dio romperlo, e lasciarmi solo nel mondo. L'anima di lei era degna del cielo, che ora la possiede: e il suo esempio mi reggeva contro l'avvilimento, che dopo la morte di lei sovente mi opprime. Tuttavia non si viveva tra noi in quell'intimità di che m'immagino delizie, e che dovrebb'essere tra due infelici. La qualità del nostro male ci vietava tal conforto. Quando ci accostavamo per pregare, scansavamo di mirarci l'un l'altro, per timore non fossero le nostre meditazioni turbate dalla vista dei nostri mali; e i nostri sguardi non ardivano incontrarsi altrove che in cielo. Finite le orazioni, mia sorella solea ritirarsi nella sua cella, o sotto i nocciuoli in fondo del giardino, e si viveva quasi sempre separati.

MILITARE.

E perchè farvi da voi quella violenza?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé : c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher (11).

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors : la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son

LEBBROSO.

Quando mia sorella fu invasa dal male, che spense tutta la nostra famiglia, ed ella venne a partecipare la mia solitudine, noi non ci eravamo veduti mai; fu tutta spaventata mirandomi per la prima volta. Il timore d'affliggerla, quello anche maggiore di accrescere il suo male accostandomele, mi fece prendere quel modo di vivere. La sua lebbra era solamente sul petto, ed io pur serbava speranza che ne guarisse. Mirate là quel resto di graticcio ora negletto; era una spalliera di luppoli che io teneva ben in ordine, e partiva il giardino in due. Dalle due bande ci avea condotti due viottoli, lungo i quali potevamo ognuno camminare e discorrere insieme, senza pur vederci nè troppo accostarci.

MILITARE.

E si direbbe che il cielo si compiacesse in amareggiarvi i tristi conforti, che vi lasciava.

LEBBROSO.

Ma non ero io solo, almeno a quel tempo. La presenza di mia sorella metteva vita in questa solitudine: io vi udiva i suoi passi; all'alba, quando tornavo sotto questi alberi a pregare, la porta della torre si apriva dolcemente, e la voce di mia sorella a poco a poco aggiungevasi alla mia voce. A sera, quando inaffiavo il giardino, ella talvolta passeggiava qui al sol cadente, qui dove io parlo, e scorgevo sua ombra passare e

ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant : je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparait déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles.

ripassare su' miei fiori. Quando non la vedeva, ritrovavo dovunque le vestigie di sua presenza. Ora non m'abbatto più, passeggiando, nè su un fiore sfogliato, nè su qualche ramoscello lasciato cadere da lei passando. Solo rimango: più non v'ha intorno a me moto nè vita: e il sentiero che la portava al suo caro boschetto, ora ecco scomparisce sotto l'erba. Senza far vista di aver cura di me, ella di continuo attendendeva a quanto mi poteva dilettare. Talora, tornando nella camera vi trovavo un vaso di fiori novelli, o un bel frutto colto di sua mano. Non ardivo io renderle le medesime cure, e l'avevo anzi pregata di non entrar mai nella mia camera. Ma chi può limitar l'amore d'una sorella? Ne giudicherete da un solo fatto. Una notte io camminava a gran passi nella mia cella, tormentato da orrendi dolori. Inoltrata già la notte, e sedutomi un momento per riposare, udii un leggiero rumore alla porta. Mi accosto, presto l'orecchio: pensate che stupore! Era mia sorella di fuori sul limitare che pregava. Aveva udito il mio lamentare; il suo tenero amore le faceva temere di turbarmi, ma ella veniva per essere in pronto a soccorrermi. L'udii che recitava a voce bassa il *Miserere*: m'inginocchiai di qua dell'uscio, e senza interromperla seguitai mentalmente le sue parole. I miei occhi erano

Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi : elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette

gonfi di lacrime. Chi avrebbe potuto non essere tocco da tanto affetto? Quando pensai che dovesse essere finita la orazione, — addio sorella, — le dissi pianamente, — addio; or ritratti, io mi sento pur meglio. Dio ti benedica! e ti rimeriti la tua pietà! — Ella si ritrasse tacendo; e sua preghiera dovette essere esaudita, chè io dormii finalmente alcune ore di un sonno tranquillo.

MILITARE.

Come tristi dovettero parervi i primi giorni dopo la morte di quella amata sorella!

LEBBROSO.

Fui gran tempo come stupido, incapace di sentire quanta fosse la mia miseria; ma quando in ultimo tornai in me, e potetti intendere la mia situazione, fui presso a perdere il senno. Quel tempo mi sarà sempre due volte triste, ripensando alla maggiore delle mie disgrazie, e al delitto che per poco le tenne dietro.

MILITARE.

Un delitto! Non posso credervene capace.

LEBBROSO.

Pur troppo è vero; e narrandovi quel momento di mia vita, pur troppo io sono per perdere gran parte della vostra stima. Ma non voglio farmi migliore di quello che sono, e voi, condannandomi, avrete pure pietà di me. Già in alcuni assalti di malinconia m'era venuto il pensiero di lasciar volonta-

vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle ;* et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel ; ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi

riamente questa vita: tuttavia, il timor di Dio me l'aveva sempre fatto cacciare; quando un avvenimento semplicissimo, e in apparenza il men degno di turbarmi, poco mancò che non mi perdesse in eterno. Avevo provata una novella pena. Da alcuni anni s'era da sè dato a noi un cagnolino; mia sorella l'aveva tenuto caro; e dopo che ella non era più, confesso che quel povero animale m'era una vera consolazione. Alla sua bruttezza, senza dubbio, eravamo debitori della scelta da lui fatta del nostro abituro per suo rifugio. Ributtato dal mondo, era pur un tesoro in casa di un lebbroso. In ricognizione del favore fattoci da Dio nel concederci quell'amico, mia sorella l'aveva chiamato *Miracolo*; e quel nome, contrastante colla sua bruttezza, e ancora la incessante sua allegria, ci avevano spesso distratti dalle nostre pene. Non ostante la cura che n'avevo, egli pur talvolta scappava; ma non avevo pensato mai che potesse nuocere a persona. Tuttavia alcuni cittadini se ne sbigottirono, temendo non potesse recar fra loro l'infezione del mio malore. Deliberarono, lagnarsene al Comandante: e questi ordinò fosse immediatamente ucciso il mio cane. Vennero soldati e cittadini a eseguire il crudel ordine: allacciarongli, dinanzi a me, una fune al collo, e così lo strascinarono. Come fu alla porta del giardino, io lo vidi rivolger gli occhi

pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire* : mais la populace, qui l'attendait au dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir, dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur (**12**).

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passsèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies ; ils marchaient lentement ; leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première

a me chiedendomi aiuto, ed io non glielo poteva dare. Lo volevano affogar nella Dora, ma la plebaglia, che lo aspettava fuora, ne fece fine a sassate. Udii le sue strida, e me ne tornai nella torre più morto che vivo; le mie ginocchia tremole non mi reggevano, e mi buttai sul letto in un'angoscia che non si può descrivere. Il mio dolore mon mi lasciò scorger altro in quell'ordine giusto, ma severo, che una barbarie inutile, quanto crudele; e nè anche oggi, pur vergognandomi di que' miei sentimenti, non vi posso ripensare con animo posato. Passai l'intero giorno in grande agitazione: m'era strappata l'ultima creatura vivente, e la nuova ferita aveva riaperte tutte le piaghe del mio cuore.

In tale stato, il medesimo giorno al cader del sole, venni a sedere qui su questo sasso, dove ora sedete voi. Ivi ruminavo alcun tempo sulla mia trista sorte, quando là giù, all'angolo della siepe, vidi due sposi novelli che s'innoltrarono lungo il sentiero, e vennero passando presso a me. Una deliziosa pace, una sicura felicità era dipinta su loro volti vezzosi; andavano lenti lenti, le braccia intrecciate; a un tratto li vidi fermarsi, la giovinetta lasciò pendere il capo in seno allo sposo che la tolse impetuosamente fra le sue braccia. Sentii stringermi il cuore. Dirovvelo io? v'entrò per la prima volta

fois dans mon cœur: jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient: j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle: les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur: je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! « C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrent sur tout ce qui respire; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne..... Quelle affreuse destinée! » (**13**).

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être consolateur, je m'oubliai moi-même. « Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre: meurs, infortuné, meurs! Assez

l'invidia. Non mi s'era presentata così viva mai l'immagine della felicità. Io li seguiva con gli occhi fino al fondo del prato, e già si perdevano fra gli alberi, quando il mio orecchio fu ferito da un allegro gridare; erano le famiglie unite che venivan loro all'incontro: vecchi, donne, bambini che li accerchiavano; udivo il gioioso confuso susurrìo, vedevo fra gli alberi i colori gai di loro abiti, e l'intero stuolo mi pareva come una nube di felicità. Non ressi a tal vista; i tormenti dell'inferno erano entrati nel mio cuore, ritorsi lo sguardo, e precipitai nella mia cella. Oh Dio! quanto deserta, buia, orribile! — Qui dunque, qui, dicevo, è ferma mia dimora per sempre; qui, strascinando una deplorabil vita, aspetterò il fine de' miei giorni! L'eterno Iddio ha pur versata la felicità, versata a torrenti su quanto spira; ed io, io solo senza aiuto, senza amici, senza compagna! Orrido destino!

Occupato l'animo in que' tristi pensieri, dimenticai me stesso. — Perchè, diceva io, m'han fatto nascere? Io, simile al figliuolo diseredato, ho davanti a' miei occhi il ricco patrimonio della famiglia umana, e il cielo avaro non me ne dà la mia parte. No, no, esclamai finalmente in un impeto di rabbia, non v'ha per te felicità sulla terra: muori, misero,

longtemps tu as souillé la terre par ta présence: puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! » Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation: des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant: « Malheur à toi, Lépreux! malheur à toi! » Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafam, répéta distinctement: « Malheur à toi! » Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après: « Malheur à toi! » (**14**).

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort: son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre: les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée: « Je ne t'abandonnerai pas

muori; troppo a lungo tu hai bruttata la terra di tua presenza: così ella t'ingoiasse vivo, e non lasciasse orma di tuo odioso esistere. — S'accresceva passo passo il mio pazzo furore; i miei pensieri erano signoreggiati, usurpati tutti dalla brama di uccidermi. In ultimo concepii la funesta risoluzione di ardere mia dimora, e consumarmi con ogni cosa che potesse lasciar memoria di me. Agitato, furente, uscii per la campagna; errai qualche tempo al buio intorno all'abituro, e cacciando dall'oppressato petto involontarie strida, spaventavo in quel silenzio notturno me stesso. Rientrai arrabbiato, strillando: guai a te, Lebbroso! guai a te! — E perchè ogni cosa paresse contribuire a mia perdizione, di mezzo alle rovine di Bramafam ripeteva l'eco distintamente: — guai a te! — Mi fermai inorridito sull'uscio della torre, e l'eco fioco della montagna, gran tempo dopo, ripeteva: — guai a te!

Presi una lucerna, e risoluto d'appiccare il fuoco, tolsi insieme sarmenti e ramoscelli secchi, e scesi nella camera più bassa dell'abitato. Era quella già di mia sorella, nè io vi era entrato più dopo la morte di lei. Il suo seggiolone era al luogo onde io l'avevo tratta per l'ultima volta: sentii come un brivido di timore mirando il suo velo, ed alcune parti de' suoi abiti sparsi nella camera; mi tornavano a mente le ultime parole pronunciate da lei, prima di uscirne: — Nè abbandonerotti io mo-

en mourant, me disait-elle; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses ». En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. À cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout-à-coup à mes yeux dessillés; je m'approchai en tremblant du livre sacré: « Voilà, voilà, m' écriai-je, le secours qu' elle m'a promis! » Et comme je retirai la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s' échappèrent en torrents: tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur: « Mon frère, je vais bientôt « te quitter; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, « où j'espère aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu « qu'il te donne le courage de supporter la vie avec « résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir « dans un autre monde; alors je pourrai te montrer « toute mon affection; rien ne m'empêchera plus te « t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te « laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; « elle m'a consolée dans mes peines, et mes larmes « n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, « lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que « tu puisses vivre et mourir en bon chrétien ».

rendo, — diceva ella; — ricordati che io sarò presente alle tue angoscie. — Posando la lucerna, mi venne veduto il nastro della croce che ella portava al collo, e ch'ella stessa aveva posto tra due fogli della sua Bibbia. Diedi indietro compreso, a quella vista, di un santo terrore. La profondità dell'abisso dove io stava per precipitare s'affacciò a un tratto a' miei occhi rischiarati; m'accostai tremando alla Bibbia: — Quest'è, quest'è, — dissi, — l'aiuto promessomi da lei: — e come io ritraeva la croce dal libro, vi trovai uno scritto suggellato, lasciatomi da mia buona sorella. Le mie lacrime, sostate fino allora dal dolore, sgorgarono a torrenti; ogni mio funesto pensiero svanì; premei gran tempo la cara lettera sul cuore prima di poterla leggere, e buttandomi a ginocchio per implorare la divina misericordia, l'aprii, e lessi singhiozzando queste parole, che saranno eternamente scolpite in mio cuore: « Fratello! Sto in « breve per lasciarti; ma non t'abbandonerò. Dal « cielo, dove spero andare, avrò cura di te. Pre« gherò Dio ti conceda il cuore di soffrire la vita « con rassegnazione, finchè a lui piaccia unirci in « altro mondo. Allora potrò mostrarti tutto il mio « amore; nulla più m'impedirà di accostarmiti, nulla « più ci separerà. Ti lascio la croce che ho portata « tutta la mia vita; ella mi ha soventi consolata nelle « mie pene, e le mie lacrime non ebbero altro testi« mone mai. Ricòrdati, quando la vedrai, che il mio « ultimo voto fu che tu possa vivere e morire da « buon cristiano ».

Lettre chérie! elle ne me quittera jamais: je l'emporterai avec moi dans la tombe: c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau: une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Cara lettera! Ella mai non mi lascierà, la porterò meco nella tomba; ella mi aprirà le porte del Paradiso, che mi dovevano esser chiuse in eterno dal mio delitto. Nel finire di leggerla mi sentii venir meno. Spossato dagli affetti testè provati, mi si spargeva come una nebbia sugli occhi, e per poco tempo perdetti insieme la memoria dei miei guai, e il senso della mia esistenza. Quando rinvenni, la notte era inoltrata; e come si venivano facendo più chiari i miei pensieri, io sentiva in me una indicibile pace. Gli eventi della sera precedente mi parevano un sogno; la mia prima mossa fu levar gli occhi al cielo, e ringraziarlo di avermi salvato dal massimo dei mali. Il firmamento non m' era parso mai così sereno e così bello; una stella scintillava dirimpetto alla mia finestra; la contemplai a lungo con gioia inesprimibile, dando grazie a Dio di concedermi ancor di vederla; e provai una secreta consolazione, pensando che uno de' suoi raggi era pur serbato alla trista cella del Lebbroso.

Risalii alla cameretta più pacato: occupai il rimanente della notte sul libro di Giobbe, e i santi trasporti di lui cacciarono interamente dal mio animo le buie immaginazioni che lo avevano oppresso. Io mi sentiva più quieto, e il pensiero solo del suo amore mi consolava e confortava.

Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le Ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdites?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait: c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir (**15**).

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis: depuis quelque temps sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste la fin de ses souffrances. Déjà depuis un mois, sa faiblesse était augmentée: de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter: elle était dans un fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle,

Buon forestiero! Dio vi salvi dal vivere mai solo per forza. Mia sorella, la mia compagna non è più; ma il cielo mi concederà la forza di sopportare coraggiosamente la vita; spero me la concederà, io gliela domando con cuore sincero.

MILITARE.

Che età aveva vostra sorella quando la perdeste?

LEBBROSO.

Venticinque anni appena; ma i suoi patimenti la facevano parere più attempata. Non ostante il male che l'ha rapita, ed avesse mutate le sue fattezze, ella sarebbe pure stata bella, se non fosse stata guasta da uno spaventoso pallore. Era l'immagine palpitante della morte, nè la potevo mirare senza gemere.

MILITARE.

La perdeste giovane assai.

LEBBROSO.

La sua complessione fievole, delicata, non potea reggere contro tanti mali insieme. Da qualche tempo mi accorgevo di doverla perdere, e lo bramavo: tanto era triste la sua sorte! Vedendola languire e spegnersi ogni giorno, osservavo con funesta gioia avanzarsi il fine dei suoi martirii. Già da un mese venivasi infiacchendo più e più, e la vita sua era ad ogni ora minacciata da frequenti svenimenti. Una sera, era intorno al principiar di agosto, la vidi così sfinita che non la volli lasciare. Non potendo ella da alcuni giorni giacere in letto, era sul suo seggiolone; io

et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir: un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? — me disait-elle, — pourquoi t'affliger ainsi? Je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses ».

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers: c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel ». Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle; j'aurai peut-être encore la force de marcher ». Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle: mais elle désira être seule dans sa dernière méditation: je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau: j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, — me dit-elle, en détournant la tête; — ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère: aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants ». Ce furent les

m'assisi appresso a lei, e in profondissimo buio avemmo insieme l'ultima conversazione. Le mie lacrime non potevano esaurirsi; ero agitato da un crudel presentimento. « Perchè piangi? — diceva ella, — perchè t'affliggi? Io, morendo, non ti lascierò, sarò presente alle tue angoscie ».

Poco appresso mostrò desiderio d'essere portata fuori della torre, e di far orazione nel boschetto di nocciuoli, dov'ella viveva il più della bella stagione. « Voglio passare, — diceva, — mirando il cielo »: tuttavia non credeva così vicina la sua ultima ora. La presi nelle mie braccia per sollevarla. « Reggimi soltanto, — diss'ella, — forse avrò ancora forza di camminare ». La condussi lento fino a' nocciuoli, le feci un cuscinetto di foglie secche ragunate già da lei, e, copertala di un velo per guardarla dall'umido della notte, me le collocai appresso. Ma ella volle essere sola nell'ultima sua meditazione; io mi scostai senza perderla d'occhio. Scorgevo di quando in quando sollevarsi il suo velo, e le sue mani pallide stendersi al cielo. Come m'accostai, ella mi domandò acqua; ne portai in una coppa, si bagnò le labbra, ma non potè bere. « Sento il mio fine, — dissemi volgendo il capo, — la mia sete in breve sarà spenta per sempre. Sorreggimi, fratello, aiuta tua sorella a varcar quel passo desiderato, ma pur terribile. Reggimi, recita l'orazione degli agonizzanti », furono le ultime

dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants: « Passe à l'éternité! — lui disais-je, — ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre (**16**).

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. « Étranger, — dit-il, — lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez alors, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste: vous ne lui aurez pas fait une visite inutile ».

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite. « Vous n'avez jamais serré la main de personne, — dit-il au Lépreux: — accordez-moi la faveur de serrer la mienne: c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort ». Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel: « Dieu de bonté, — s'écria-t-il, — comble de tes bénédictions cet homme compatissant! ».

parole che ella mi disse. Appoggiai il suo capo al mio seno, recitai l'orazione degli agonizzanti: « Passa all' eternità, — diceva io, — cara sorella, liberati della vita, lascia questa spoglia nelle mie braccia ». Tre ore la ressi in quest'ultimo combattere della natura; ella finì dolcemente, e l'anima partì senza sforzo dalla terra.

Al finire la narrazione, il Lebbroso si coprì il volto con ambo le mani; lo straniero ammutoliva dall'affanno. Dopo un breve silenzio il Lebbroso s'alzò: « Straniero, — disse, — quando il dolore e l'avvilimento s'appresseranno a voi, pensate, allora, pensate al Solitario della Valle di Aosta; non vi sarà inutile la visita a lui fatta ».

S'incamminarono insieme all' uscio del giardino, e come il militare fu per uscire, ei mise il guanto alla sua mano destra: « Non avete mai stretta la mano a nessuno? — diss' egli al Lebbroso, — fatemi il favore di stringere la mia; ella è d'un amico vivamente interessato a vostra sorte ». Il Lebbroso diè indietro alcuni passi con una sorte di spavento, ed alzando gli occhi e le mani al cielo: « Dio buono! — esclamò, — fa piovere le tue benedizioni su questo uomo pietoso ».

« Accordez-moi donc une autre grâce, — reprit le voyageur. — Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même ». Le Lépreux réfléchit quelque temps. « Pourquoi, — dit-il enfin, — chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux..... Adieu pour jamais! ». Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous (**17**).

« Adunque fatemi un altro favore, — riprese il viaggiatore. — Io sto per partire: non ci rivedremo forse per gran tempo; non sarebbe egli possibile, colle dovute cautele, scriverci talvolta? Siffatto carteggio potrebbe distrarvi, e a me sarebbe piacevole assai ». Il Lebbroso pensò alquanto. « A che, — diss'egli finalmente, — tenterei io di farmi illusione? Io non debbo aver altra società che me stesso, nè altro amico che Dio; in lui ci rivedremo; addio, generoso forestiero, siate felice.... addio per sempre ». Il viaggiatore uscì, il Lebbroso serrò la porta, e tirò da dentro il chiavistello.

NOTES

(1) — De la tour de Bramafam à celle du Lépreux il y a 200 mètres.

La tour du Lépreux est située près de l'angle sud-ouest de la ville, à cheval sur le rempart occidental et au midi de l'Hospice de Charité. On peut la voir en sortant de la cité par l'ancienne porte Décumane sur la route de Courmayeur. Pour visiter le jardin et les étages de la dite tour, on passe par la ruelle qui est au levant de l'Hospice de Charité et l'on arrive directement à la porte du clos. Il y avait un petit jardin au nord, on l'a transformé en cour de ferme et il ne reste plus que celui du midi, la promenade favorite du Lépreux. Les noisetiers en ont disparu, mais on voit encore de vieux ceps et les ruines de l'escalier dont il est fait mention dans l'opuscule. La tour est bâtie sur un bastion romain. Dans le rez-terre il y a une vaste salle voûtée, où mourut la sœur du Lépreux; le premier étage est divisé en deux pièces, dont la plus grande, du côté du couchant, servait de Chapelle au Recteur de l'Hôpital que y célébrait la Messe les dimanches et les jours de fêtes de précepte. Pour aller sur la terrasse du Lépreux, il faut maintenant passer par cette chambre.

(2) — L'Hôpital des SS. Maurice et Lazare fit, par ordre du Roi, l'acquisition de la tour et du jardin du Lépreux, par acte daté du 12 mai 1773, Prince, notaire secrétaire, pour la somme de . . . . . . L. 2250

Les réparations coûtèrent . . . . » 3170

Les dépenses pour l'ameublement s'élevèrent à » 800.

(3) — Ces provisions consistaient en viandes, pâtes, œufs, pain, beurre, farine, riz, huile d'olive, fromage, etc., ainsi qu'il résulte d'un journal détaillé dressé à ce sujet.

* * *

(4) — Le Lépreux avait les yeux rouges et enflammés. Suivant un mémoire du médecin Martignène qui l'a soigné pendant longtemps, il n'avait point de barbe, les cils et les sourcils étaient tombés, et tout son visage n'était qu'une vaste cicatrice, surtout dans les endroits où avaient existé des taches et des ulcères. Les membranes du nez avaient aussi disparu : il en restait cependant l'os que la peau recouvrait parfaitement. *Cartilagines nasi deficiunt, sed remanent ossa cute optime obroluta.* D'après ce docteur, l'état du Lépreux s'était amélioré depuis son arrivée à Aoste. Il attribua cette amélioration au climat plutôt qu'aux remédes qu'il lui avait donnés.

(5) — Le Lépreux ne touchait jamais les fleurs qu'il cultivait. Quant il voulait présenter un bouquet à quelqu'un, il les coupait avec des ciseaux et les saisissait avec des pincettes.

(6) — Cette terrasse existe encore. Sa longueur est de dix mètres et sa largeur d'un mètre et demi. Elle est à 2 m. 80 au dessus du sol du jardin. On y voit encore de vieux ceps de vigne, mais l'escalier du Lépreux a disparu. Il faut maintenant entrer dans la tour pour aller sur cette terrasse.

(7) — Cette interrogation a dû embarrasser le Lépreux. Son père et sa mère, mariés vers l'an 1740, eurent quatre enfants, trois garçons et une fille qui était la cadette, comme on peut le voir dans le rapport du médecin publié à la fin de ces notes, mais, quand M. de Maistre était à Aoste (de 1793 à 1798), la sœur du Lépreux était morte depuis plusieurs années. Le pauvre Lépreux connaissait sans doute l'histoire de sa famille, mais il ne pouvait la raconter à son interlocuteur : c'eût été trop pénible pour lui. Il n'aurait pu le faire sans verser des larmes, et les larmes d'un homme même malheureux ont leur pudeur.

Aussi a-t-il préféré, pour se tirer d'embarras, faire une réponse évasive et tranchante. Il n'a cependant pu taire ce qui concernait sa sœur; n'étant morte que depuis quelques années, le visiteur pouvait en avoir eu connaissance.

(**8**) — C'est par méprise que M. Carrel donne pour nom du Lépreux : Pierre *Léonard*, car son acte de décès, publié à la note **17**, porte : PIERRE BERNARD GUASCOZ (ou GUASCO), fils de LAZARE ; sa famille était originaire de la paroisse de Saint-Lazare dans le Comté de Nice, d'après le mémoire du médecin Martignène.

L'Abbé A. B.

(**9**) — M. d'Aubuisson, Mgr Billet et Fournet de Lyon, météorologistes distingués, ont observé et constaté qu'il y a dans la Vallée d'Aoste un vent périodique qu'ils appellent *courant ascendant*. Il se fait sentir presque régulièrement dès le mois de mars jusqu'au mois d'octobre. Il commence vers 8 à 9 heures du matin, et finit vers 4 à 5 heures du soir. Or, c'est précisément ce *vent du Piémont*, dont parle ici le Lépreux, qui l'avait observé avant eux.

(**10**) — Les docteurs Martignène et Villot saignaient assez souvent le Lépreux. Ils prenaient pour cela certaines précautions, telles que des gants et un masque sur le visage. On rapporte même, à cette occasion, un accident arrivé à M. le docteur Jans, qui avait oublié ces précautions dans une visite qu'il avait faite au Lépreux un jour que le docteur Villot était absent. Quelques gouttes de sang lui jaillirent dans la bouche : il courut à la hâte chez M. Perret pour se gargariser, etc. : il se croyait déjà attaqué de la lèpre. Mais il en fut quitte pour la peur.

Ces fréquentes saignées paraissent confirmer ces différentes phases de douleur dont parle ici le Lépreux.

(**11**) — La sœur du Lépreux n'avait aucune marque de lèpre sur le visage ; mais les mains et les doigts en furent couverts, et même la dernière phalange de l'index gauche tomba sans douleur. *Nullum observatum est lepræ signum in facie filiæ, in manibus vero maxime ; nam digili fuere exulcerati ac veluti nodosi et recurvati : ultima indicis manus sinistræ phalanx cecidit absque dolore.* Tel était son état à l'âge de 20 ans. Il semble que la maladie ait attaqué ensuite d'autres partie du corps, et principalement la poitrine.

(**12**) — Je n'ai trouvé que deux personnes qui aient su me donner quelques renseignements sur ce chien. C'était un chien bâtard, d'un poil hérissé et de couleur cendrée blanchâtre.

(**13**) — Ces époux étaient Jean-Joseph Barriller, notaire, officier des Milices d'Aoste, et Marie Dauphine Petey, mariés le 3 février 1794. Le père de l'épouse habitait une petite maison dans le *Passage Trotte-chien* (entre la rue du *Temple* et la rue *Challant*), à 150 m. nord-est de la tour du Lépreux. Il était même propriétaire du champ situé au midi du jardin de cet infortuné, à l'angle duquel l'on voyait naguère un mûrier sur lequel sa fille montait quelquefoies pour voir le Lépreux, qui lui tendait des fleurs au moyen d'un long bâton par dessus le mur de cloison. Le Lépreux devait donc la connaître particulièrement, et son mariage surtout a dû le frapper.

Xavier de Maistre vint à Aoste en 1793. Il y resta environ cinq ans. Il a d'autant plus volontiers relevé cette circonstance qu'il avait fait lui-même connaissance de la même personne devenue veuve le 12 février 1795. Pendant son séjour à Aoste, il allait souvent la voir chez son père, où se réunissaient régulièrement plusieurs personnes de distinction. Il avait même l'intention de l'épouser.

C'était cette *Elisa* dont il fait mention dans son *Expédition nocturne,* chap. 26, quand il dit : « Où est maintenant » le zéphir qui agitait tes cheveux noirs, Elisa, lorsqu'as- » sise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille » de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un » triste silence ? Où est ton regard ? Où est cet instant » douloureux et chéri ? » Il en parle aussi dans le chap. 29. Après avoir résolu de suivre alternativement sa tête ou son cœur, suivant que l'un l'emportait sur l'autre, et de descendre le sentier rapide de la vie sans crainte et sans projet, en riant et en pleurant tour à tour, et souvent à la fois, ou bien en sifflant quelque vieux air pour se désennuyer le long du chemin, il ajoute : « D'autres fois » je cueille une marguerite dans le coin d'une haie : j'en » arrache les feuilles les unes après les autres en disant : » *elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du* » *tout*. En effet, Elisa ne m'aime plus ».

C'est la même personne à qui il adressa plus tard quelques lettres citées à la fin de cet opuscule.

(**14**) — En criant à haute voix près de la tour du Lépreux, on entend effectivement un écho. Je ne saurais cependant déterminer exactement d'où il vient.

(**15**) — La sœur du Lépreux avait 32 ans quand elle mourut.

(**16**) — Le registre des décès de l'Hôpital Mauricien nous donne ses noms et prénoms :

Anno 1791 — *Guascoz Maria Lucia Angelica, filia Lazari Guascoz, e parœchia Sancti Lazari Vallis Onelliæ, Sacramentis præmunita, obiit die tertia septembris anni 1791. Die sequenti sepulta fuit in supra dicto cæmeterio Augustæ Prætoriæ. — In fidem*

Thédy, Rector.

La sœur du Lépreux s'appelait donc Marie Lucie Ange et elle mourut le 3 septembre 1791, consolée et fortifiée par les secours de la religion. L'Abbé A. B.

(**17**) — Le Lépreux vécut encore six années après son entretien avec M. de Maistre, douze après la mort de sa sœur. Il mourut dans la tour, âgé de 52 ans, le 13 décembre 1803.

Voici le texte exact de son acte de décès :

Anno 1803 — *Guascoz Petrus Bernardus, lepris affectus, filius Lazari, oriundus e parœcia Sancti Lazari, Vallis Onelliæ, sacramentis omnibus susceptis, hora sexta matutina, anno millesimo octingentesimo tertio, et die sequenti ejusdem mensis sepultus fuit in cœmeterio Augustæ Prætoriæ. — In quorum fidem* Castel, Rector.

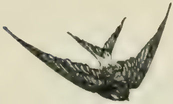
Le lieu de la sépulture est donc fixé par cet acte « dans le cimetière d'Aoste » à l'extrémité de la rue du Premier Consul ; dès lors on ne saurait expliquer la tradition qui place cette sépulture au jardin même de la tour du Lépreux, à moins que, depuis 1803, les restes mortels du Lépreux n'aient reçu une sépulture plus historique. C'est là un point à élucider.

En tous cas, seule la plume de M. de Maistre a fait défaut pour décrire *les circonstances* de la mort du Lépreux, puisqu'il s'endormit dans la paix du Seigneur après avoir reçu tous les Sacrements de l'église : *Sacramentis omnibus susceptis.* L'Abbé A. B.

Je ne sais, ajoute M. Carrel, si quelques larmes furent versées sur la tombe du Lépreux, si au moins une simple croix y fut plantée. On se sera contenté de dire : *Le Lépreux est mort, il ne nous donnera plus de fleurs.*

Il demeura dans sa tour pendant 30 ans, 5 mois et 21 jours. Sa quote-part de dépense pour pension, habillements, blanchissage, linge, entretien des meubles, etc., à raison de 30 francs par mois, s'élève à 10.971 francs.

Quoiqu' il y eût cinquante ans que le Lépreux était mort, il vivait encore cependant dans la mémoire des personnes de la Ville d'Aoste, qui m'ont donné les renseignements ci-dessus en 1853 ; elles en parlaient volontiers et avec intérêt. Qui plus est, le souvenir du Lépreux vivra aussi longtemps que la gloire littéraire de M. le comte Xavier de Maistre.



RAPPORT[1] DU MÉDECIN MARTIGNÈNE

qui soigna le Lépreux

Cas d'une famille atteinte de la lèpre éléphantiasis[2] et entretenue par les soins des Chevaliers de l'Ordre militaire des Saints Maurice et Lazare, dans la cité d'Aoste, sur l'ordre du Roi de Sardaigne.

Un homme d'origine italienne, né à Saint-Lazare, dans le Comté de Nice, prit, vers l'année 1740, et à l'âge de 27 ans, une femme du même pays. Nés de campagnards, ces deux époux avaient été accoutumés à des travaux pénibles et à se nourrir d'aliments grossiers, tels que pois, fèves, haricots, etc. Ni l'un ni l'autre ne portait encore sur son corps aucune marque de lèpre, bien que le visage de la femme fût un peu enflé et d'une couleur rouge-obscur; et ni moi (dit le docteur Martignène), ni les infirmes confiés à ma sollicitude n'avons reconnu que les parents de l'un ou de l'autre époux fussent atteints de cette maladie.

---

[1] *Ce rapport a été primitivement écrit en latin par le docteur Martignène, qui soigna le Lépreux pendant dix ans, et c'est pour la première fois qu'il est traduit.*

[2] La *lèpre éléphantiasis* tire son nom des écailles ou rugosités, semblables à celles de la peau d'un éléphant, dont elle recouvre le corps de ses victimes. Cette maladie est répandue dans tout l'univers : on la retrouve en Chine et à Madagascar aussi bien qu'en Europe : c'est de la lèpre éléphantiasis que Constantin-le-Grand fut guéri à Rome (l'an 313) sur le Mont-Soracte, lors de son baptême par le pape saint Sylvestre. — Voir : *Histoire de l'éléphantiasis...* par le D.r Raymond ; Lausanne, chez François Grasset et Comp., M.DCC.LXVII. L'Abbé A. Blanchet.

Les premiers indices du mal se manifestèrent d'abord dans les enfants qui étaient au nombre de quatre, dont trois fils et une fille, lesquels furent atteints de cette terrible maladie dans un temps et à un âge différents. La mère fut ensuite attaquée elle même. L'on vit d'abord apparaître sur le visage des taches rouges, inégales dans leur grandeur et leur aspect, s'élevant sur l'épiderme d'une ligne ou deux et quelquefois même plus. Ensuite ces taches prirent une teinte jaune comme la cire, et elles se transformèrent enfin en écailles blanchâtres dont la disparition fit place à une humeur visqueuse tirant sur le blanc.

Après cela, le mal atteignit les jambes, les bras, les pieds et les mains, en épargnant les autres parties du corps; un seul de ces malades en portait des marques aux épaules. Je n'ai point appris par quels remèdes les médecins ont essayé d'arrêter le mal à son origine. Il est seulement parvenu à ma connaissance qu'un chirurgien de Saint-Lazare eut recours à l'usage interne et externe du mercure, déjà au commencement de la maladie d'un de ces infirmes, mais le résultat en fut tellement malheureux que la maladie, augmentant de jour en jour, s'étendit bientôt sur tout le corps, au point de faire tomber les dents. Il m'a aussi été rapporté que ces infirmes se servirent longtemps de bouillon de vipères et de bains sulfureux-calcaires, mais en vain; cela arriva vers l'an 1770.

A cette époque, un célèbre médecin nommé Schilling, de la ville de Surinam en Amérique, vint les visiter à *Moncalier*, près de Turin, où ils avaient été transportés.

La mère et le fils aîné succombèrent environ dix ans après, mais le père et les trois autres enfants survivants furent envoyés au mois de juin de l'année 1773 dans la cité d'Aoste, où l'on venait d'ériger par ordre du roi de Sardaigne Victor-Amédée un hôpital de Chevaliers de l'Ordre Militaire des SS. Maurice et Lazare pour soigner les infirmes abandonnés.

La maladie ne faisait point sur tous les mêmes ravages.

* * * *

Ainsi, chez le père, alors âgé de soixante deux ans, on apercevait seulement quelques écailles sur la main gauche, lesquelles pouvaient être percées profondément par une aiguille sans qu'il en ressentit aucune douleur; il n'en était pas de même des autres parties du corps.

L'ainé de ces enfants conservait encore à peine la figure d'un homme. Des tumeurs, des ulcères et des écailles défiguraient horriblement son visage. Cet infortuné avait perdu la vue ainsi que les poils des cils et des sourcils; le globe de l'oeil était presque rongé: l'horrible maladie avait dévoré les muscles orbiculaires et les cartillages du nez. Sa voix devint rauque, ses mains et ses bras étaient recouverts d'ulcères et d'écailles, ses doigts noueux, ses jambes presque raides et partout d'une égale grosseur. Depuis le milieu du tibia jusqu'aux doigts des pieds s'étendait une humeur oedémateuse. Enfin, après avoir eu les os du nez et du palais, ainsi que les organes de la déglutation et de la respiration déchirés et presque rongés par une gangrène affreuse, la mort vint rendre la liberté à son âme en 1778 [1], dans sa 29ème année.

Il convient de rappeler ici ce qu'a dit Cerse, liv. III, chap. 25e, car il donne une juste idée du mal. Voici ses paroles : « Le corps entier en est tellement affecté qu'on » peut dire que tous les os sont viciés: les parties supé» rieures du corps sont couvertes de taches et de tumeurs » très rapprochées; la rougeur dont celles-ci sont affectées » se changent insensiblement en couleur noire; l'épiderme, » çà et là rude, mince, dure ou tendre, est rendue ru» gueuse par des écailles; enfin tout le corps dépérit ».

De cette famille qui est confiée à mes soins depuis sept ans, il reste encore le père, le troisième fils, âgé de 28

---

[1] La relation du Dr Martignène porte au *mois de février 1778 (mense februario)* mais le registre des décès de l'Hôpital Mauricien fixe la date au 3 mars 1778 et celle de la sépulture au jour suivant. L'Abbé A. B.

ans et la fille de 21 ans, chez lesquels je n'ai remarqué pendant ce temps aucun accroissement de la maladie : il paraît même qu'ils se portent mieux, ce que j'attribue plutôt à la salubrité de l'air et de la température de la vallée qu'aux remèdes.

Le dernier des fils [1] (mort le 13 décembre 1803) et dont le visage était aussi défiguré par des ulcères et des écailles porte encore la marque de la lèpre en ce qu'il est imberbe et qu'il a perdu les poils des cils et des sourcils; les cicatrices et les sutures apparaissent sur toute la figure, principalement aux places qu'occupaient les taches et les ulcères; les cartillages du nez ont disparu, mais il y reste encore les os entièrement recouverts de la peau : les mains, les bras, les pieds qui étaient ravagés par les ulcères et les écailles n'ont plus aucune trace de lèpre; on y voit cependant des cicatrices et la peau est devenue si insensible que le malade sentirait seulement la pression ou le poids si on venait à la percer: il ne reste plus qu'un seul ulcère à la cheville de la jambe qui suppure continuellement, où les os sont mis à découvert, et dont on empèche la carie par une infusion d'écaille péruvienne et une teinture de myrrhe.

On observait aucune trace de lèpre sur la figure de la fille [2], mais bien sur ces mains et de nombreuses; ses doigts furent ulcérés et devinrent presque noueux et recourbés; la dernière phalange de l'index de la main gauche était tombée sans douleur, et de doigt, entièrement recouvert de sa peau n'a plus aucune marque d'ulcère...

(Voir la note 11).

Les linges et les bandes qui servent à pancer les ulcères, après avoir été parfaitement lavés, ne portent plus aucune

---

[1] Le Dr Martignène parle précisément ici du Lépreux dont les souffrances et la douce résignation ont été immortalisées par le Comte de Maistre.

[2] C'est-à-dire de la soeur du Lépreux (Marie Lucie Ange).

empreinte de taches et je ne remarque pas non plus dans les parois de l'habitation les petites cavités dont parle Moïse au *Lévitique*, chapitre XIV, v, 37 [Ici le docteur Martignène fait une petite excursion dans le domaine de la *cause* de la lèpre et des *moyens de la traiter*, mais ses raisonnements ne sont plus à la hauteur de la science; ce docteur l'a si bien compris lui-même qu'il en laisse chercher la cause *particulière* et *spécifique* aux génies plus élevés et parfaitement versés dans la science de la physique et de la chimie !...]

Mais pour revenir aux malades confiés à mes soins, comme l'état de la maladie me paraissait fort désespérant, j'ai préféré examiner l'effet que pouvait produire sur elle la nature, le régime et la salubrité de l'air plutôt que d'agiter ces infortunés par des expériences multipliées. Ainsi, on trouve dans la vallée d'Aoste, au lieu appelé Pré-St-Didier, des eaux thermales qui, en dehors des autres minéraux qu'elles tiennent en dissolution, abondent en principes calcaires, comme il résulte de l'analyse chimique toute récente du célèbre Gioanetti, doyen et vice-président de la Faculté de médecine de Turin; or, en 1773, j'avais déjà ordonné aux infirmes que je soigne un bain de ces eaux thermales et j'ai constaté avec satisfaction une petite amélioration; mais comme on ne pouvait faire arriver ces eaux de si loin sans de grandes dépenses et non sans danger d'en perdre l'efficacité, ni permettre aux malades de fréquenter les bains publics à raison de la contagion et de la répugnance attachée à cette maladie, il ne fut plus possible de poursuivre l'expérience commencée.

Il est encore une chose digne de remarque, c'est qu'il existe dans cette vallée une chaux très corrosive et que ceux qui habitent, sans précaution, des maisons récemment construites, doivent subir la peine de leur témérité. Or, précisément, ces lépreux ont dû être placés dans une habitation éloignée de la ville et dans une chambre récemment construite, où la chaux était encore humide. Ce-

pendant ils n'en éprouvaient aucun mal (preuve pour les doctes de l'époque que *la chaux est amie de la lèpre !)* C'est pourquoi, lorsque le temps propice sera venu, j'ai l'intention de recourir de nouveau aux bains de Pré-St-Didier et de faire prendre en même temps les eaux sulfureuse de Courmayeur. Si je suis assez heureux pour avoir de bons résultats, je vous en donnerai connaissance [1].

Doct. MARTIGNENE.

Le docteur Martignène, qui fut le premier médecin de l'Hôpital des Saints Maurice et Lazare, depuis son érection en 1772, a donné par écrit ce témoignage à Aoste le 10 janvier 1780.

* * *

J'ajoute, dans cette septième édition, au *Rapport du docteur Martignène* un autre document important, qui m'a été gracieusement transmis par le Comte Benevello, directeur de l'Hôpital Mauricien.

S. PELLINI.

Copie d'une lettre insérée dans le traité de Chirurgie de M. Beltrandi et adressée aux éditeurs du même par Thomas Villot, chirurgien, touchant les lépreux [2].

Vous me demandez, Messieurs, un état des lepreux que nous avons en Aoste; je tacherai de vous satisfaire, mais dautant que cette maladie est heureusement rare dans nos

---

[1] On lit plus bas : *Ce rapport fut communiqué par le docteur Martignène au docteur Ruffinelli, lequel le conserve soigneusement avec ses écrits de médecine.*

[2] On copie fidèlement le document sans en corriger les nombreuses erreurs.

climats, vous agreerez, je pense, que je vous donne en abregé l'histoire de toute cette malheureuse famille; le père homme assez intelligent ayant souventes fois fait la relation de ce qui s'est passé avant son arrivée en Aoste au Médecin de l'hopital Monsieur Martignène qui en a tenu memoire, je descendrai ensuite a mes observations.

Vers l'an 1740 Lazare Vasco natif du bourg appelé St-Lazare proche d'Oneglia en Italie agé pour lors de 22 ans epousa à Marie Antoinette giust native du meme lieu, issus l'un et l'autre de laboureurs de campagne qui n'ont jamais donné la moindre marque de la maladie dont leur famille a été atteinte; adonnez comme leurs ancetres aux penibles traveaux de la campagne se nourrissoient d'aliments grossiers et jouissoient d'une assez bonne santé a tous égards, excepté que la mere avoit le visage un peu bouffi et d'un rouge foncé; ils eurent de leur mariage sept garcon et une fille; quatre des garcons sont morts en bas age, de trois autres l'aine est le premier, qui a l'age de quinze ans environ, fut affecté par des pustules au visage de différente figure et grandeur, qui s'esulceroient pour se couvrir de croutes: le mal ne tarda pas long temps de paroitre aux mains et aux pieds par de tubercules de la grosseur d'une demi chataigne plus ou moins qui entur s'esulceroient sans etre accompagnez de veritables sintomes de suppuration. Dans le commencement le chirurgien de l'endroit le traita pour galle et dartres, mais l'apparition des tubercules luy fit croire que le virus etoit venerien : il usà donc le mercure mais avec si peu de succès que dans peu le malade restà entierement defiguré, perdit les dents, cils et sourcils et paroissoit un monstre.

La mere avoit pour lors le visage encore plus bouffi et d'un rouge plus foncé, elle avoit outrecela quelques ulceres aux pieds et mourut vers l'an 1760 a l'age de quarante et cinq ans.

Les autres deux garcons et la fille a differents ages et en differents temps furent atteints de la meme maladie

que l'aine, les uns par les pustules aux visage, les autres par des tubercules aux mains ou aux pieds; ce qu'il y a de singulier c'est qu'aucun d'eux rien a donné des marques avant l'age de puberté.

Le bruit de cette malheureuse famille s'étant repandu, parvint jusqu'a notre bienfaisant souvrain qui la fit venir a Moncalier l'an 1768 ou ils furent traitez en plusieurs manieres, entr'autres par le mercure, les sudorifiques, la decoction d'ecorce d'orme, les bouillons de vipere, les bains factices avec souffre et chaux et toujours infructueusement. Ce fut l'année 1770 que M. Schiling celebre medecin de Surinam en Amerique fu les visiter, qu'il conseillà de ne les nourrir que d'herbages et de les saigner tous les huit jours, mais ils ne purent y tenir, il en parla luy meme dans l'excellent traité de la leppre, qu'il a donné au jour apres son voyage. C'est a peu pres dans ce temps la que mourut l'ainé des garcons a l'age 29 ans pitoyablement défiguré.

Enfin le pere, les deux autres fils et la fille ayant pendant l'espace de cinq ans a Moncalier epuisé pour ainsi dire les ressources de l'art furent envoyez le mois de juin de l'année 1773 a la cité d'Aoste a l'entretien de l'hopital de la sacree Religion et Ordre Militaire des SS. Maurice et Lazare.

Le second des garcons etoit encore plus maltraité que le premier, car apeine avoit-il la figure d'homme, les cils et sourcils tombés, le globe de l'oeil, les muscles orbiculaires et la periferie orbitaire entierement detruits, les cartilages du nés, le palais, le larinx et pharinx tellement delabrés, qu'on auroit dit qu'un cancer les rongoit depuis long temps, la voix rauque et entrecoupee, la respiration si courte qu'il n'auroit peu dormir une heure de suite sans risquer d'etre suffoqué : luy seul avoit un ulcère a l'épaule gauche, plusieurs taches livides et noires sur le dos; les avantbras, les mains, les jambes et les pieds entierement remplies de cicatrices, d'ulceres et de croutes,

les malleoles grosses, les pieds edemateux, les extremités inférieures roides et egales partout qu'on les auroit pris pour deux troncs; il vecut ainsi jusqu'a l'age de 28 ans qu'il trouva la mort le mois de feuvrier de l'annee 1778.

Le pere n'avoit pas beaucoup des signes apparents de leppre; il portoit depuis long tems un ulcere avec carie du premier os du metatarse du pied gauche qui avoit ete causé par le piquure d'une pierre en marchant a pieds nus, toutefois en piquant la peau aux mains et aux pieds, il ne sentoit point, sans quoi on auroit douté s'il etoit affecté de leppre; il mourut en Aoste l'annee 1781 a l'age de 68 ans.

Le troisieme des garcons et la fille sont ceux qui restent et que je vois depuis l'année 1782 que j'ai ete honnoré de l'employ de professeur dans cette ville. Le garcon fut atteint de cette maladie a l'age de seize ans premièrement aux jambes et aux pieds puis au visage; il a le front cicatrisé, les sourcils et la peau qui les soutenoit detruits, les cils tourbés, les paupieres racornies et renversees, un oeil plus prominent que l'autre et couvert d'une tage, dou il est borgne, tous les deux larmoyants, les joues voides et cicatrisees, le nés plat car les cartilages sont tombés et les os se sont recouverts d'une cicatrice assez solide, les levres grosses cicatrisees renversees, le menton sans barbe, les oreilles racornies, les dents vacillantes et noires, enfin on diroit qu'il a souffert sur tout le visage une brulure du quatrieme grade, tandis, qu'il n'a jamais rien eu dans la chevelure : les avant bras et les mains, principalement le dos de celles c yparsemés de cicatrices par intervalle.

La plus haute a son siege sur le coude. Les doigts dans celuy cy n'ont point souffert: les jambes depuis les genouils sont entierement plaines de cicatrices, les malleoles grosses, les doigts des pieds racourcis gros noués et representent reellement en petit le pied de l'elephant: il est tourmenté surtout en ete d'un priapisme presque continuel pendant les chaleurs du jour et de frequentes pollu-

tions involontaires la nuit : les parties honteuses sont couvertes de poil comme à l'ordinaire ; s' il n'a point de barbe au menton, je ne l'attribue qu'aux cicatrices parce qu'on y voit encore par ci par là quelques poils; il a atteint presentement l'âge de 33 ans.

La fille n'a jamais rien eu sur le visage, mais elle a d'autant plus souffert aux mains et aux pieds : les quatre derniers doigts des deux mains sont cicatrisés, courts, noués, plus gros a leur pointe que le reste du doigt : tous les ongles sont tombés, cependant aprés les cicatrices il en est revenu qui n'outrepassent pas la longeur d'une ligne : la derniere phalange de l' index de la main droite luy est tombee sans douleur et on voit des cicatrices parsemees sur le dos des deux mains.

Les jambes n'ont souffert qu'aux malleoles, les doigts des pieds sont cicatrisés quasi à toutes les jointures. Elle y a toujours quelque ulcere tantot à l'un tantot à l'autre ; a une physionomie de prosperité, court la 28e année et a toujours ete reglee depuis l'age de quatorze ans.

Nos malades ne sont pas toujours dans le meme etat, mais ils sont sujets à des vicissitudes ; j'ai souventes fois suivi, de prés les exacerbations de leur maladie, la marche des taches, pustules, tubercules, ulceres et cicatrices, et j'ai observé que des que l' humeur viciee domine chez eux, ils commencent à devenir plus pesants, souffrent d'oppression et cardialgie qui va en augmentant jusqu'a ce qu'on les saigne, ce qui arrive trois ou quatre fois l'annee au moins, mais surtout en hyver. Nous leur donnons souvent des stomachiques, celuy dont ils se trouvent le mieux est le baume d' Innocent fait avec le vin. Si on diffère de les saigner, d'abord la peau se fait raboteuse, puis paroissent des taches rougeatres livides et des ampoules assez larges mais peu elevees et accompagnees de demangeaison, mais sans douleur, ordinairement elles disparoissent d'elles memes surtout si on les saigne ; mais qu' ils soient saignez ou non, lors que cette oppression et cardialgie ont ete un peu

considérables, les veines des jambes deviennent variqueuses et on est assuré de trouver dans l'une ou dans l'autre un ou plusieurs de ces tubercules, qui d'abord sont petits durs et libres sous la peau. Ils augmentent insensiblement, toujours sans douleur, et la peau ne devient rouge qu'un jour ou deux avant qu'ils s'esulcerent ; ils s'ouvrent enfin sans etre accompagnez des sintomes de suppuration, leur ouverture presente une cavité putride remplie d'un pus blanchatre, fetide, epais, gluant, qui par l'application des suppuratifs ordinaires devient plus clair et en plus petite quantité, il n'enflamme pas la peau sur laquelle il passet, tache les linges d'un noir verdatre, mais on peut les laver sans qu'il en reste vestige. Pour peu que ces tubercules soient près des os, ce qui est tres frequent, l'ulcere pour lors est toujours accompagné de carie.

J'ay employé differents moyens pour aider l'exfoliation ; ceux qui m'ont le mieux reussi sont la teinture de mirre et d'aloes, en faisant dissoudre dans deux onces de ce melange un grain et jusqu'a deux de sublimé corrosif ; par ce moyen j'obtiens une si prompte exfoliation, qu'une carie qui dans un autre non attaqué de leppre dureroit des annees, se guerit dans ceux cy en moins de deux mois. Des qu'il n'y a plus carie et que les parties voisines sont degorgees, les ulceres guerissent avec une promptitude etonnante : je ne me sers pour cela que des suppuratifs ordinaires : la cicatrice qui en resulte est toujours beaucoup plus elevee, forme une rondeur eminente, lisse, polie et blanche qu'on la prendroit pour un cor ou pour une ecaille ; cependant on la pique aisement et dans toute son epaisseur, sans que le malade sente, et pour legere que soit la piquure il sort d'abord du sang : cette insensibilité a lieu non seulement dans toute l'epaisseur des cicatrices, mais encore dans la peau des bras et des jambes, pourvu qu'on n'outrepasse pas son epaisseur. Dans le reste du corps ils sentent aussi bien qu'un autre ; pour preuve de l'insensibilité des cicatrices, je dirai que ce mois de mars dernier

le garcon qui a les jambes toutes cicatrisees, en se chauffant se brulà toute la partie anterieure de la jambe gauche et ne s'en apercut que deux ou trois jour aprés en voyant l'escare formee.

Tous les sus dits effets sont beaucoup plus frequents en hiver qu'en eté, mais en echange les ulceres profonds en eté sont douloureux ou du moins accompagnés d'un prurit considerable. J'ai observé que dés qu'ils ont des ulceres, leur poitrine est mieux ; ainsi le garcon dés qu' il n'en a point, se coupe quelqu'une des cicatrices des pieds ; par ce moyen il se forme de nouveaux ulceres, mais dont la cicatrice reste puis beaucoup plus elevee et incommode, et il n'est pas possible de les empecher de se fermer, d'où une fontanelle ne seroit pas praticable.

Il est facile de conclure qu' il domine chez eux une lymphe epaisse, visqueuse, glutineuse, salee et acre, capable de produire tous les phenomenes qu'on observe. Cette lymphe arrivee dans la texiture de la peau, y sejourne, et plus facilement dans les extremités qu'ailleurs, parce que les forces du cœur sont plus ralenties en s'y accumulant ; par son acrimonie elle detruit les substances et par sa viscosité engourdit les fibres nerveuses, d' où les tubercules, les pustules, les ulceres, d'où l'insensibilité, d'où la prompte cicatrice.

Les evacuants repetés, les incisifs aperitifs, les sudorifiques, les humectants et rafraichissants qui seroient indiqués, leur sont contraires ; premierement leur estomach ne peut les supporter ; en second lieu ils les font maigrir a vue d'oeil, sans qu'on voye aucun avantage d'ailleurs, et ils tomberoient bientot dans le marasme ; ainsi on est obligé de les nourrir d'aliments succulents. Depuis qu' ils sont en Aoste, ils se portent a tous egards beaucoup mieux, ce que j'attribue premierement à la salubrité de l'air ; en second lieu a l'exercice qu' ils font ayant un jardin assez grand qu' ils travaillent eux memes. C'est de leur aveu que l'exercice leur est necessaire ; troisiemement parce

qu'on ne les tourmente pas a force de remedes comme par le passé.

L'annee 1780, ils prirent les bains ayant fait apporter de l'eau thermale de Pré-St-Dedier : ils en obtinrent quelque avantage, mais n'etant pas permis de les conduire aux bains publics a la source, outre que cette eau perd beaucoup de sa qualité intrinseque, le transport en est beaucoup dispendieux, d'où on ne les a pas continués.

Je souhaiterois ardemment qu' il me fût permis d'essayer sur eux les eaux sulfureuses de la Saxe dans le territoire de Courmayeur, qui jusqu'a present n'etoient pas en usage : j'ai commencé cette derniere annee a les ordonner soit en bains, soit en boisson pour maladies cutanees. Elles ont operé des prodiges. Il y a dans cet endroit dix à douze fontaines, toutes de la meme qualité; en en prenant une pour les leppreux, on ne priveroit pas le public des avantages qu' il peut retirer de ces eaux. Si un tel essay m'etoit permis, mon dessein seroit de faire construire une cabane sur une des fontaines, meme avec lit et autres choses necessaires, afin qu' ils vecussent une paire de mois dans la belle saison en respirant l'odeur de ces eaux, en ne buvant d'autre eau que celle-là et en y prenant des bains, selon que leurs forces le permettroient.

THOMAS VILLOT.

Quelques lettres de Xavier de Maistre et notices sur ses relations avec la cité d'Aoste.

Quoique le Lépreux ait refusé à M. de Maistre d'ouvrir une correspondance avec lui, celui-ci ne l'a pas néanmoins oublié après son départ d'Aoste. Il y avait laissé plusieurs personnes de distinction, avec qui il avait fait connaissance pendant les cinq années qu'il y est resté.

M. Xavier de Maistre, pendant son séjour à Aoste, prenait des leçons de littérature et de philosophie du Père Frassy, professeur de rhétorique, du Père Alexandre et d'autres Pères Barnabites au Collège d'Aoste. M. de Saint-Réal, intendant à Aoste, son proche parent, homme très-savant et bon littérateur, se faisait rendre compte, toutes les semaines, des leçons qu'il avait reçues de ces bons maitres. De Maistre cultivait aussi le dessin et la peinture.

Après l'entrée des Français en Piémont, il partit pour le Nord, n'emportant avec lui que ses pinceaux, sa palette et son épée qu'il mit au service de la Russie. Elle lui valut le grade et la retraite de général.

En 1827, de Maistre alla passer quelque temps à Pise. Il profita de ce rapprochement pour renouer quelque relation avec la cité d'Aoste. Il écrivit, en

effet, le 9 mai, une lettre à cette *Elisa* dont il avait fait mention dans son *Expédition nocturne* :

A Mme D., à la Cité d'Aoste.

Je ne sais si vous reconnaîtrez l'écriture de Joris, Madame, après un si long espace de temps. Depuis mon retour dans ma patrie, je désirais vivement avoir de vos nouvelles ; mais toutes celles que j'ai reçues étaient si contradictoires que je ne savais où vous adresser une lettre.

Enfin une de mes cousines ayant eu le plaisir de faire la connaissance de Mademoiselle votre fille, a pu me donner des notions plus exactes, et je m'empresse de me rappeler à votre bon souvenir. On m'a dit que vous ne jouissez pas d'une bonne santé, j'espère qu'on a été mal informé, et c'est surtout à ce sujet que je vous prie instamment de me donner des renseignements. J'ai su, dans le temps, que vous étiez mariée et que vous aviez épousé un homme distingué, mais je n'ai appris qu'en Italie que vous êtes mère d'une aimable famille : tout le reste m'est inconnu. J'apprendrai avec un bien vif intérêt les moindres détails de tout ce qui vous regarde, si vous voulez bien me les communiquer.

Malgré le temps et l'éloignement, j'ai toujours conservé pour vous l'estime et l'attachement que votre caractère et vos excellentes qualités m'avaient inspirés dans le temps où je me croyais destiné à unir mon sort au vôtre.

Vous savez peut-être que Dieu m'a donné une bonne femme à laquelle j'ai bien souvent parlé de vous. Heureusement j'ai pu lui faire partager les sentiments que je vous porte.

Pour vous encourager à me parler de vous et de tout ce qui vous intéresse, je vous en donnerai l'exemple en vous disant les circonstances qui m'ont amené ici. J'ai eu le malheur de perdre deux enfants, une fille de huit ans et un garçon de trois, il me reste une fille de onze ans et

un garçon de six. Ce dernier était malade et c'est pour lui que je suis venu chercher un climat plus doux. Jusqu'à présent notre espoir n'a pas été trompé, l'enfant se remet peu à peu et tout promet qu'il se remettra complétement en restant à Pise encore une année et peut-être deux. J'espére, pendant ce temps, recevoir quelquefois de vos nouvelles.

Vous avez peut-être oublié que je suis votre débiteur d'une petite somme, et j'ai quelque honte de l'avouer aprés si longtemps ; la difficulté d'établir des relations avec la cité d'Aoste est une excuse, et vous comprendrez les autres. J'attends votre réponse pour savoir comment je puis m'acquitter envers vous.

Ecrivez-moi, de grâce ; tout ce que vous me direz m'intéresse. Parlez-moi de la Croix-de-Ville. Dites-moi s'il y a encore des pigeons devant vos anciennes fenêtres ; si la petite maison de votre mére existe encore, et si vous avez visité quelquefois *la Tour déserte du pauvre Lépreux !* si, comme je l'espére, votre oncle Barnabite, plus jeune que moi, existe encore ainsi que vos sœurs. Rappelez-moi à leur souvenir. Sans doute il n'existe plus qu'un bien petit nombre de mes anciennes connaissances. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Qui sait si ma lettre vous parviendra. Permettez-moi d'espérer que vous me regarderez comme votre affectionné ami.

Le 9 mai 1827 à Pise. X. de M.

La personne qui vous remettra cette lettre se chargera de la réponse, que vous pouvez lui donner sans adresse, si vous jugez à propos de lui cacher à qui vous écrivez.

Reponse d'Elisa.

A M. Xavier de Maistre, à Pise.

Aoste, ... 1828.

L'on m'a remis votre lettre, et en la lisant j'ai vu avec le plus grand plaisir que vous n'avez pas oublié le cœur de la vieille Elisa ; elle a fort bien reconnu votre écriture. Je vous remercie d'avoir bien voulu me donner de vos nouvelles et vous rappeler d'une ancienne connaissance qui ne vous a jamais oublié. Je me trouve heureuse et flattée d'avoir conservé votre estime et votre bienveillance. Depuis votre départ pour la Russie, j'ai eu peu d'occasion d'avoir de vos nouvelles ; j'ai su seulement depuis mon retour de France que vous étiez marié à une personne jeune, belle et riche. Votre lettre m'apprend que vous êtes du petit nombre des mariages heureux, et que madame votre épouse joint aux charmes de l'esprit les qualités du cœur. L'auteur sensible du *Lépreux* mérite, sous tous les rapports, le bonheur ineffable d'une union bien assortie. Je partage bien votre bonhenr, ainsi que les peines qu'a dû vous faire éprouver la perte de vos enfants, j'ai éprouvé tout ce déchirement de cœur à la mort de ma pauvre *Mimi*. Il est à espérer que le climat doux de l'Italie rendra une bonne complexion à ceux que la Providence vous a laissés. Je suis charmée que votre projet est de rester encore quelque temps à Pise ; je suis seulement étonnée que vous n'ayez pas plutôt préféré Turin.

J'espère que vous m'honorerez de vos nouvelles et que vous ne direz plus que vous m'êtes redevable de quelque chose. Je me réserve de vous parler de ma famille la première fois que je vous écrirai. Je vous prierais d'adresser vos lettres à ma fille. Veuillez aussi y joindre votre adresse.

Je finis en vous assurant que ni le temps ni l'éloignement n'ont rien diminué de la haute estime ni du respect dont j'ai toujours été pénétrée.

J'ai reçu dans son temps votre gracieuse lettre. J'aurais désiré vous répondre de suite, mais j'ai été forcée de garder le lit plus de trente jours. Aujourd'hui je vais mieux et je puis enfin vous adresser une réponse.

Elisa.

Réplique.

Pise, ... 1828.

Enfin j'ai arraché une lettre de la cité d'Aoste : je ne saurais vous exprimer, Madame, combien elle m'a fait plaisir. Depuis bien longtemps je la désirais. Je craignais qu'en vous écrivant directement, ma lettre ne fût perdue ou interceptée, et j'ai été obligé de chercher un moyen sûr qui heureusement m'a réussi. Maintenant que vous m'avez donné une adresse sûre, j'en profiterai pour vous écrire et pour avoir de temps en temps de vos nouvelles qui m'intéressent toujours bien vivement. Avant tout, je dois vous dire que toutes les fois que je trace, en vous écrivant, le mot de *Madame,* ma plume s'arrête tout court, et je suis obligé de faire des réflexions sur le temps, l'âge et les convenances pour ne pas écrire *ma chère Elisa,* quoique cela me paraîtrait tout naturel, depuis surtout que j'ai revu votre écriture et que j'ai lu tout ce que votre lettre renferme d'aimable et d'affectueux. En parcourant votre lettre, le noir espace de trente ans qui m'a séparé de vous a disparu. Je vous ai revue jeune et belle, assise sous les noisetiers avec vos oncles et le Père Tavernier, et le cœur du vieux Joris ne s'est pas moins ému que celui d'Elisa. Je ne sais si votre imagination m'aura représenté aussi favorablement à votre souvenir. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à travers le temps et les orages de la vie j'ai été plus heureux que vous sous le

rapport de la santé qui est encore parfaite, malgré mes soixante cinq ans.

Madame de la Chavanne m'avait donné de bien mauvaises nouvelles de la vôtre en m'écrivant que vous souffriez continuellement de cruels rhumatismes. Comme vous m'en parlez assez légèrement, j'espère que ce rapport a été exagéré, et je vous prie en grâce de me donner des nouvelles détaillées de l'état de votre santé. Si vous voulez me procurer un grand plaisir, parlez-moi de tout ce qui vous intéresse et surtout de vous-même.

J'ai appris avec plaisir l'emplette que vous avez faite de la maison de Bard. Vous serez là un peu plus au large que dans celle où je vous ai laissée ; et, comme *je la connais* [1], je sais où vous prendre lorsque je pense à vous, et je puis me promener avec vous dans le jardin au fond duquel on voyait jadis une perspective peinte, avec deux figures qui devaient représenter le baron Vignet et la comtesse de Bard.

Je serai charmé aussi d'avoir une notice sur mes anciennes connaissances de la Cité. Ce sera probablement une nécrologie. N'importe, ce coin de terre où j'ai longtemps désiré me fixer pour toujours, où j'ai passé des jours si heureux, m'intéresse autant que ma patrie. Je ne m'en rappelle jamais les hivers et le mauvais temps. Il me semble que le ciel y est toujours serein et les arbres en fleurs. — Mais, pour rentrer dans la réalité et vous engager à me parler de vous, je vous apprendrai que mon front s'est dépouillé de ses cheveux, et qu'ils ne *rebiollent* [2] plus, comme vous me le disiez un jour. En conservant ma face maigre et pâle, je suis devenu plus volumineux et j'ai acquis un assez gros ventre qui me donne un air respectable. J'ai cru devoir vous faire ce portrait abrégé de

[1] *Pendant son séjour à Aoste, il logea dans cette maison avec sa mère et quelques autres parents.*

[2] Expression valdôtaine pour *repousser*.

ma personne, afin que vous ne soyez pas surprise si jamais j'ai le plaisir de vous revoir.

J'habite maintenant une jolie maison de campagne au pied des Apennins : ce serait le plus beau séjour du monde si l'excessive chaleur permettait d'en jouir ; l'été y est insupportable. Vous me demandez pourquoi je n'ai pas préféré Turin à Pise. — Je n'ai pas eu le choix ; les médecins ont ordonné le climat de Pise pour mon enfant malade, et comme il est remis et qu'il prend chaque jour des forces et de la santé, je n'en partirai que lorsqu'il sera assez fort pour supporter le climat de Pétersbourg. Il faut, comme vous le disiez, que la brebis broute l'herbe où elle est attachée. Le mal et le bien ne sont pas toujours à notre disposition ; tout l'art de la vie consiste à tirer le meilleur parti des circonstances forcées dans lesquelles on se trouve. C'est pour tirer le meilleur parti des miennes que j'ai voulu être en correspondance avec vous. Votre réponse m'a fait un véritable plaisir ; elle est si naturelle, si bonne ; ma femme l'a trouvée charmante. J'ai trouvé, en effet, que votre séjour en France a beaucoup perfectionné votre style, en ce que vous savez mieux exprimer vos pensées qui ont toujours été aimables et justes, et j'éprouve un sentiment d'orgueil d'avoir été un des premiers à savoir vous apprécier.

Ma femme veut que je vous dise combien elle a été sensible aux compliments que vous lui avez adressés, et vous prie d'agréer les siens. Ecrivez-moi de grâce, et croyez aux sentiments sincères que vous a voués pour la vie votre ancien ami X.

— Permettez-moi, Madame, de vous réitérer les compliments dont mon mari s'est chargé pour moi, et de vous assurer combien je serai heureuse de connaître la personne à laquelle il est si justement attaché.

— Ma femme a voulu ajouter deux mots à ma lettre. Vous voyez, Madame, qu'au lieu d'un ami, il vous en est revenu deux. X.

*
* *

Ce fut environ à cette époque que M. de Lamartine adressa de Florence à M. Xavier de Maistre sa *XVIIe Harmonie* intitulée *LE RETOUR*. On ne peut s'empêcher d'en citer quelques fragments :

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,
Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur ;
Qu'une juste reconnaissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux ;
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux.

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antique souvenir !
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois ;
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois !
Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siège abandonné :
« Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères ;
Là, ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;
Là, le vieux serviteur nous contait l'aventure
De deux jumeaux perdus dans la forêt obscure ;
Là, le fils de la veuve emportait notre pain ;
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main ! »

. . . .

*
* *

Pendant son séjour à Aoste, M. Xavier de Maistre dessina quelques sites pittoresques de la Vallée, entre autres les ponts de Châtillon et les usines de Liverogne, que l'on conserve soigneusement dans une famille.

De Maistre avait épousé en Russie [comme nous l'avons déjà dit dans la préface] une jeune personne de haute famille. Il en eut plusieurs enfants, dont aucun ne lui survécut; il eut la douleur de les perdre tous dans leur adolescence, malgré les soins et tous les sacrifices que son cœur paternel, largement secondé par sa position sociale, leur avait généreusement prodigués.

Après avoir perdu son épouse et ses enfants, il ne restait plus qu'un désir à Xavier de Maistre: c'était de finir ses jours en Savoie, dans sa patrie, où une succession inattendue lui était ouverte. Mais n'ayant plus besoin de rien en ce monde, il chargea un de ses neveux de la recueillir lui-même. Ce neveu reconnaissant prenait ses dispositions pour aller remercier personnellement son bienfaiteur et l'amener au sein de cette nouvelle famille, qui l'aurait comblé de bénédictions et de caresses dans l'effusion de la plus douce gratitude. La nouvelle de sa mort dissipa ce beau rêve.

M. le comte Xavier de Maistre, général, etc., âgé de 89 ans, décéda à St-Pétersbourg, le 12 juin 1852. Il était né à Chambéry au mois d'octobre 1763.

Il est vivement regretté de sa nombreuse famille, de ses proches et de tous ceux qui lisent et relisent de temps en temps ses œuvres inimitables.

G. Carrel, Chanoine.

*
* *

Les frères de Maistre aimaient beaucoup la cité d'Aoste. Ils y avaient émigré pour éviter les rigueurs de la Révolution française.

L'un d'eux, André-Marie, visitait souvent l'atelier d'un horloger de notre ville, Barthélemy Charrey. Il était grand-vicaire à Chambéry, quand, à l'époque de la réorganisation du clergé et des diocèses, il fut nommé évêque d'Aoste, mais il succomba à Turin, le 18 juillet 1818, à une violente et courte maladie. Ce fut en cette circonstance que son frère, le comte Xavier de Maistre, écrivit à la Municipalité d'Aoste la lettre suivante en date du 31 juillet 1818:

A MM. les nobles Syndic et Conseil de la Cité d'Aoste,

Messieurs,

Je reçois aujourd'hui avec la plus vive reconnaissance la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 25 de ce mois, le beau recueil imprimé qu'elle accompagnait et la précieuse délibération de votre Conseil qui met le comble à tant de procédés aimables.

Rien, Messieurs, dans la triste situation où je me trouve, ne pouvait m'être plus agréable que les témoignages flatteurs de votre estime et de votre attachement pour le digne frère que je ne cesserai de regretter. Il vous aimait déjà beaucoup, Messieurs, il ne s'occupait que de vous; ses dernières paroles ont exprimé des craintes, et ces craintes étaient de ne pouvoir surmonter les obstacles qui allaient s'opposer à la régénération et à l'organisation de son Diocèse.

A votre tour, Messieurs, vous l'auriez beaucoup aimé, j'ose n'en pas douter, et moi qui ai vécu parmi vous, moi qui ai si bien connu l'excellence de votre peuple, je formais tous les jours avec ce frère chéri des plans pour aller le joindre et respirer encore auprès de lui l'air pur de votre Cité.

Dieu a soufflé sur ces douces illusions, il faut baisser la tête et se résigner. Mais que n' ai-je pas perdu ! je ne puis l'exprimer ni m'en taire. Ce frère incomparable est toujours devant mes yeux.

Héritier de ses sentiments envers vous, Messieurs, je tiendrai toujours à l'honneur d'être regardé comme un de vos concitoyens. Soyez, je vous en prie, les interprètes de ma reconnaissance auprès de tout le noble Conseil.

Le présent que vous m'adressez de sa part tiendra toujours une place honorable dans mes archives, et mes enfants y liront avec autant de plaisir que moi, qu'ils ne sont pas tout à fait étrangers à la cité d'Aoste.

Je suis, etc. X. de M.